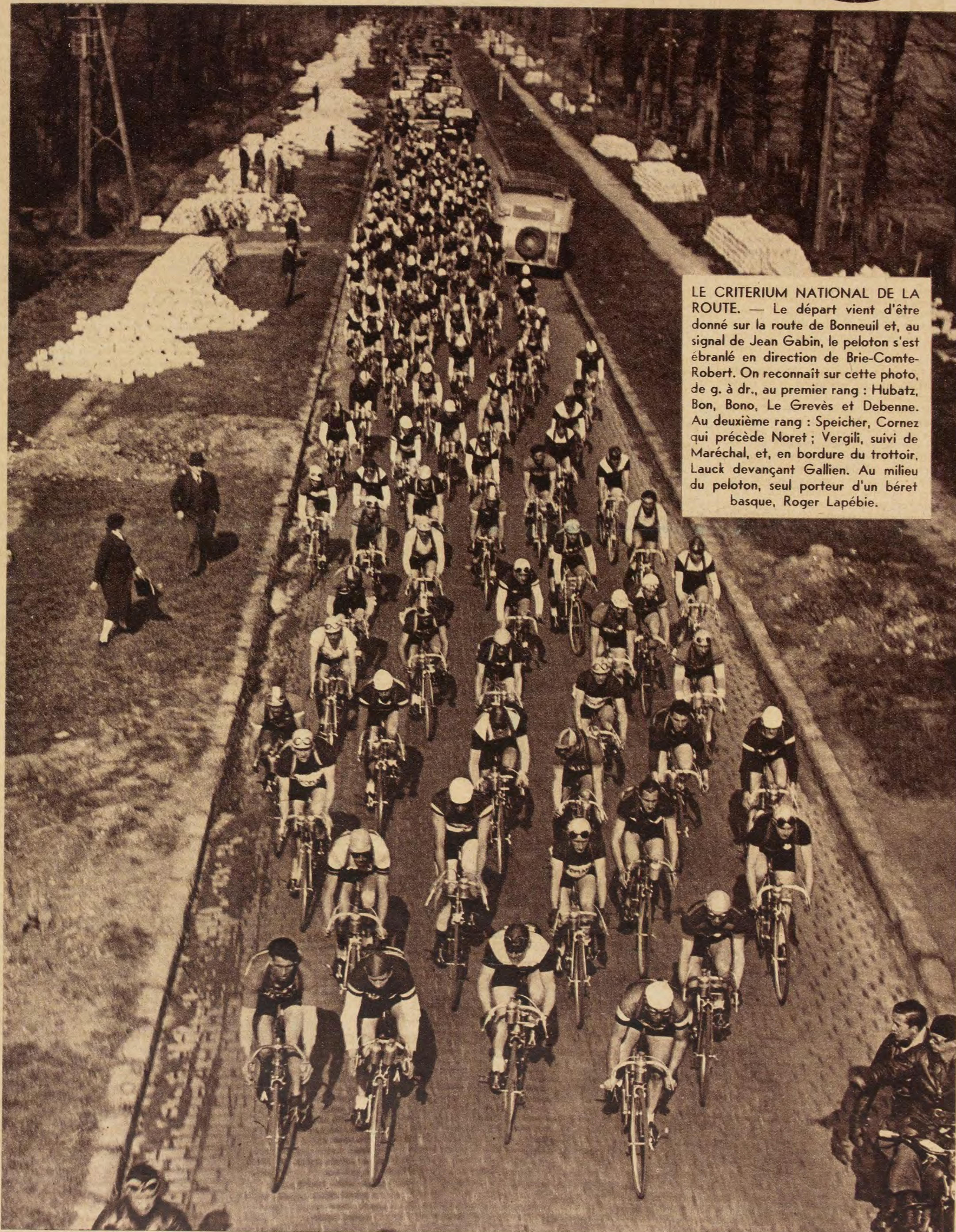


match

Le plus grand hebdomadaire sportif



LE CRITERIUM NATIONAL DE LA ROUTE. — Le départ vient d'être donné sur la route de Bonneuil et, au signal de Jean Gabin, le peloton s'est ébranlé en direction de Brie-Comte-Robert. On reconnaît sur cette photo, de g. à dr., au premier rang : Hubatz, Bon, Bono, Le Grevès et Debenne. Au deuxième rang : Speicher, Cornez qui précède Noret ; Vergili, suivi de Maréchal, et, en bordure du trottoir, Lauck devançant Gallien. Au milieu du peloton, seul porteur d'un béret basque, Roger Lapébie.

En raison des fêtes de Pâques, " Match " paraîtra mardi prochain à Paris



LE SPORT,
LES GENS,
LES FAITS

Monsieur, m'écrivait ce lecteur, je n'aurais pas hésité à composer l'équipe de France de football de la façon suivante. But : Di Lorto. Arrières : Mattler et Schwartz ou Vandooren. Demis : André, Fosset ou Gabrillargues, Payen. Avants : Keller, Rio, Nicolas, Ignace, Courtois ou Bigo.

D'autres lecteurs nous adressent des projets d'équipes où voisinent d'autres noms.

Il est bien difficile, au fond, de choisir à coup sûr l'équipe qui conviendra le mieux à sa rude tâche. Notez que l'équipe de France, à Bruxelles, ralliait tous les suffrages et qu'elle parut frappée d'impuissance à l'idée de vouloir concrétiser son maigre avantage scientifique ! Toutefois, au risque d'être traité de radoteur, je persiste à croire que les joueurs de l'équipe de France ont perdu en impulsion et en initiative tout ce qu'ils ont pu gagner en technique et en discipline. Je veux dire qu'ils jouent en artistes, avec une bonne volonté et un cœur toujours bien sympathiques, mais qu'il leur manque ce déboulé, ce désir de vaincre ou de remonter le mauvais sort qui ont, de tout temps, caractérisé l'équipe de France. Tenez, les Belges, au Heyssel, jouaient comme les Français d'autrefois.

Je persiste à croire aussi qu'il ne suffit pas de dorloter les joueurs et de les traiter en amis, mais qu'il faut encore leur insuffler le moral nécessaire et leur faire comprendre que le championnat est une chose et qu'un match international en est une autre qui mérite un dévouement, une abnégation et une activité poussés jusqu'aux limites de la résistance humaine.

J'ajouterais encore que ces lignes sont écrites à la veille du match France - Allemagne et qu'elles demeurent valables, quel que soit le résultat de la partie de Stuttgart.

Marcel Thil a écouté nos appels, il a écouté aussi la voix de la raison qu'ont pu lui faire entendre l'éloquent M. Piétri et la pratique Taitard. Il est juste que Marcel Thil perde loyalement sur le ring son titre de champion du monde... ou le conserve, non moins loyalement. L'expérience Brouillard ne doit plus être tentée, mais il est d'autres prétendants que l'homme aux coups bas. Personne, Marcel Thil, ne souhaite votre défaite, mais chacun l'admettra si elle est régulière. Vous aussi. Et puis, un beau combat de plus, à l'heure qu'il est, c'est une source de revenus que vous auriez bien tort de négliger !

Pourquoi faut-il toujours rabaisser les victoires françaises ? Rien ne m'irrite davantage. Je ne suis ni chauvin, ni de parti pris. J'ai lu des échos fielleux à propos de Roger Lapébie, vainqueur de Paris - Nice, et cela m'a fait de la peine. Hé quoi ! Lapébie a-t-il gagné Paris - Nice ou non ? Il l'a gagné. En grand champion. Alors, réjouissons-nous. Que m'importe à moi que Lapébie ait eu le caractère grincheux ou des moments difficiles dans le passé ! Il a gagné, très nettement, très sportivement, Paris-Nice. Il a droit à la popularité retrouvée, à la sympathie de tous les sportifs. Si Martano avait gagné, nous nous en serions réjouis. En sport, il n'y a que le résultat qui compte, dit un proverbe sévère mais juste. Jouons donc toujours le franc jeu !

Un de mes amis, qui adore le rugby, me disait l'autre jour : « Quel dommage ! Je vais être obligé d'aller encore voir jouer au football. Plus de grands matches de rugby à Paris ! »

C'est vrai. La désaffection du public parisien pour le rugby ne fait qu'empirer. Quelle tristesse pour les vieux amateurs de rugby que la comparaison du stade Jean-Bouin, aux trois-quarts vide, avec le Parc des Princes archicomble ! Mais, dans le premier stade, c'est au rugby qu'on joue ! Il y a pourtant encore des spectateurs de rugby qui ne demanderaient qu'à revenir. Seulement il faut des matches de rugby qui rappellent l'atmosphère d'autrefois, et c'est là la tâche à laquelle devrait se consacrer la Fédération.

René LEHMANN.

L'enfant prodigue
de Neuilly-Plaisance

DRAME EN PLUSIEURS TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

La scène représente un intérieur bourgeois : salle à manger séparée d'un « living-room » par une grande baie, ameublement moderne, T.S.F. Quand le rideau se lève la famille Marcel Thil est en train de prendre le petit déjeuner. Nous sommes au 17 février, la bonne apporte les journaux. Madame cherche dans les quotidiens du matin les derniers échos du match Thil-Brouillard. Marcel se plonge dans la lecture de l'Auto. Danny écoute la T.S.F. en suçant son doigt et en lorgnant une boîte de chocolats.

MARCEL (se dressant soudain et jetant son journal à l'autre coin de la pièce). — Ah, c'est comme ça !

GEORGETTE. — Qu'est-ce qu'il y a, Marcel ?

MARCEL (va ramasser le journal). — Tiens, lis.

GEORGETTE (après avoir lu). — Oh ! les... méchants !

MARCEL (une faible note « Napoléon à Fontainebleau » dans la voix). — Parfait ! Je quitte le ring, j'abandonne mes titres. Qu'ils aillent se faire voir...

GEORGETTE. — Tu as bien raison, Marcel.

MARCEL. — Et, ce soir, nous allons dîner à Montmartre.

DANNY (après une longue méditation). — P'pa ! Chocolat ?

DEUXIEME TABLEAU

Vichy, un intérieur non moins bourgeois, ameublement non moins moderne. 18 février. 11 heures du matin. Alex Taitard prend sa petite « verte » matinale.

LE TÉLÉPHONE. — Drrrrrr !

ALEX. — Allo ! Jeff ? Comment vas-tu ?... Quoi ?... Mais il est saoul... Mais non, je ne sais absolument rien... Je vais lui téléphoner immédiatement... Merci, Jeff... Ne t'en fais pas, on va arranger cela... Good bye !

De nouveau la scène est à Neuilly-Plaisance. Les Thil sont rentrés assez tard. Tout dort encore. Il est 8 heures moins 20. Le téléphone — encore à demi-tarif pour la province — sonne et résonne.

GEORGETTE (en déshabillé du matin, répond d'une voix ensommeillée). — ...llo ?

ALEX (à l'autre bout du fil, fulmine). — Alors, vous êtes tous devenus fous ? Qu'est-ce que c'est que ces façons ? Marcel prend des décisions sans m'avertir, maintenant ? Mais enfin qu'est-ce qui commande, veux-tu me le dire ? Et, d'abord, passe-moi Marcel.

MARCEL (s'adressant au cornet). — Allo ? Non, ce n'est pas une comédie, Alex, je vous assure... Si, complètement décidé... Comment, je n'ai pas le droit ?... Je me f... complètement de ce que peuvent dire les gens... J'en ai marre... Non, je ne crois pas que je changerai d'avis... Venez, si vous voulez. (Il raccroche).

DANNY (qui vient de s'éveiller). — P'pa ! Chocolat ?

TROISIEME TABLEAU

La salle de massage du Cercle Hoche. Quelques jours après.

PERRENOUD (masseur attitré de Marcel Thil, songe à tous ces événements tout en malaxant les anatomies distinguées des membres du club). — Marcel a eu tort. Je sais qu'il le sait. Alex le lui a dit. Je le lui ai dit. Notre Président le lui a fait dire. Comment pourrait-on bien faire pour l'amener à abandonner cette décision funeste ?

QUATRIEME TABLEAU

La chambre de M. François Piétri. Le Président lit les journaux en prenant son petit déjeuner.

UN VALET DE CHAMBRE, « ancien modèle ». — Le masseur de Monsieur, accompagné d'un garçon qui a une bien drôle de figure.

MONSIEUR PIÉTRI. — Faites entrer.

Perrenoud et Marcel Thil, très embarrassé, s'avancent.

PERRENOUD ET MARCEL THIL. — Bonjour, Monsieur le Président.

M. PIÉTRI. — Bonjour, mes amis. (A Marcel Thil). Pas fâché de vous voir, mon garçon. Je vous ai fait dire qu'il ne fallait pas abandonner le ring comme ça. Aujourd'hui je vous dis : Vous n'avez pas le droit de perdre vos titres autrement qu'en combattant. Qu'avez-vous à répondre ?

MARCEL THIL (rectifiant malgré lui la position). — Je ferai ce que vous voudrez, Monsieur le Président.

CINQUIEME TABLEAU

Neuilly-Plaisance. Le téléphone sonne sans arrêt. Georgette l'a décroché pour pouvoir être tranquille. Marcel bricole dans son jardin. Danny rôde autour de la boîte de chocolats. Vers midi les journalistes commencent à arriver, les plus pressés en auto, les autres à vélo ; le plus jeune a pris sa patinette. Tous, en chœur, à Marcel Thil qui les écoute, appuyé sur sa bêche : Alors, Marcel, vous remettez ça ?

MARCEL. — Je remets ça.

LES JOURNALISTES. — Félicitations.

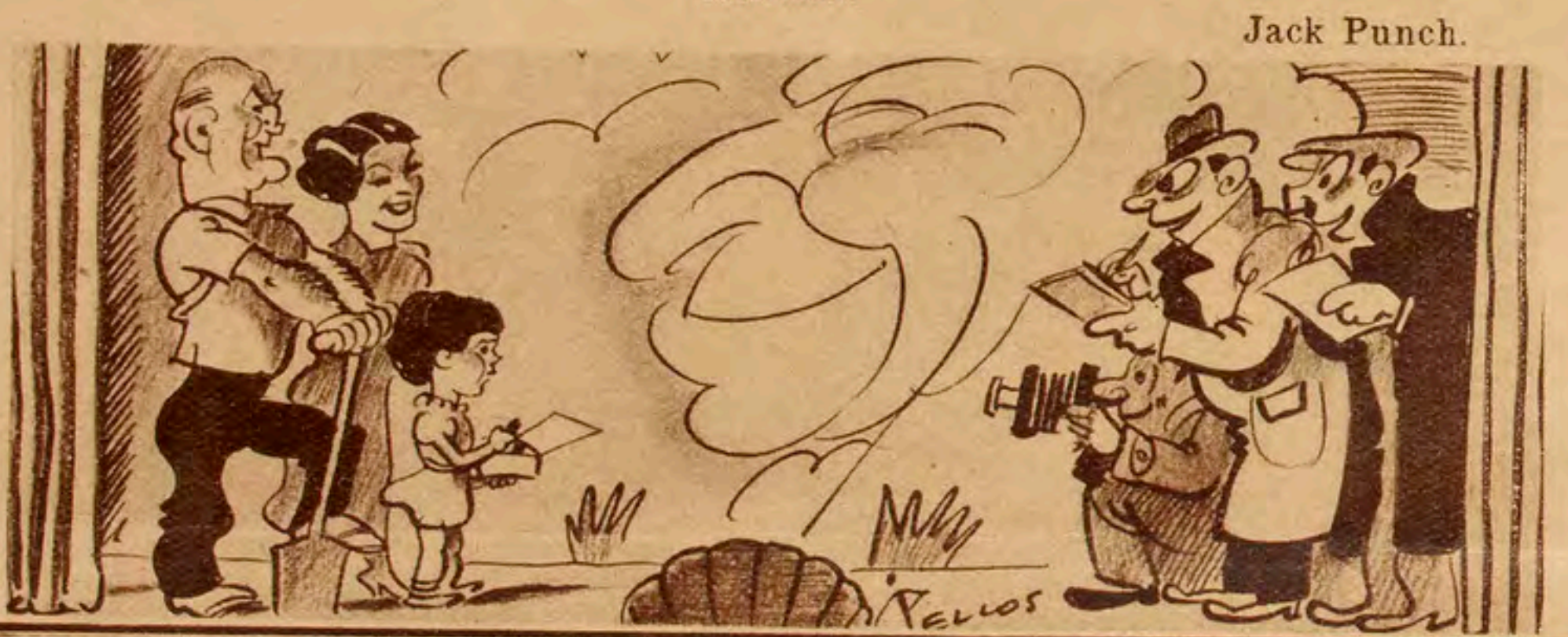
Les photographes prennent de nouvelles photos aussi originales que les groupes de famille. Danny apporte sous son bras la boîte de chocolats.

DANNY. — P'pa ! Chocolat ?

MARCEL. — C'était donc ça ? Oui, prends, ma cocotte.

Dans le ciel un nuage a pris le profil de Taitard, fendu d'un large sourire.

RIDEAU



NOS GRANDES ENQUÊTES

Nous avons commencé et continuons la publication du « Football à la Sochalienne » par Pedro DUHART.

NOUS PUBLIERONS ENSUITE :

L'ART DE COURIR

LE TOUR DE FRANCE

par Antonin MAGNE

TRENTÉ ANS SUR LES ROUTES...

Souvenirs inédits du grand directeur cycliste

Ludovic FEUILLET

POUR AVOIR UN BON MORAL

par MATTIER

LES DESSINS DU GRAND CARICATURISTE PELLOS

match

le plus grand hebdomadaire sportif vous réserve encore des surprises dans le courant de la saison !

CAMARADES... SUR LE TERRAIN

ET DANS LA VIE

par NICOLAS et RIO

JEUNES CATCHEURS

SACHEZ LUTTER !

par Henri DEGLANE

LA TRIBUNE
DE LA PRESSE

♦ ♦ ♦

LAPÉBIE

VA-T-IL PERDRE
PARIS-NICE ?

N'oubliez pas que je retarde. Il se pourrait fort bien que le Journal Officiel de l'Union Vélocipédique de France nous apporte très prochainement cette nouvelle. Mais cette éventualité doit vous paraître tellement extraordinaire qu'il nous paraît nécessaire d'éclairer la lanterne.

A l'entrée du Parc Borély, où se jugeait l'arrivée d'une des étapes de Paris-Nice, Lapébie fait une chute. Leader de la course depuis Saint-Etienne, devant l'irréparable, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il prend le vélo de son coéquipier. Il termine blessé, mais reste premier du classement général.

Les directeurs des marques concurrentes de celle que monte Lapébie protestent. Les commissaires se réunissent. En principe, les commissaires se réunissent toujours. Quelques-uns pour démontrer qu'ils savent ce dont ils parlent, les autres afin de laisser croire qu'ils ne sont pas venus uniquement pour se promener. Les commissaires, les bons comme les mauvais, se sont trouvés en face de trois règlements légèrement différents les uns des autres, ce qui n'était pas fait, reconstruisons-le, pour faciliter leur tâche. Bref, on allait décider, d'après lesdits trois règlements, de reléguer Roger Lapébie au dernier rang de l'étape, c'est-à-dire lui faire perdre toute chance de victoire, lorsque...

... survint Robert Joly, Président du Gros Caillou sportif et vieil habitué, en qualité de commissaire ou de flâneur, des courses sur route. Et Robert Joly déclara à ses confrères que le règlement ne valait que par la façon dont on l'applique.

Cette vérité première sauva momentanément Lapébie. Mais l'U. V. F. approuvera-t-elle la décision des commissaires, et la Commission sportive homologuera-t-elle le résultat de Paris-Nice tel qu'il a été cependant sportivement acquis ?

Et pourtant comment admettre qu'un Lapébie soit victime des faiblesses de notre U. V. F., qui autorise qu'on juge des arrivées d'épreuves routières sur piste ?

Robert Joly fit justement remarquer à Marseille, qu'en raison comme en droit, la course au classement par temps se termine à l'entrée du vélodrome où le chronomètre officiel prend les temps. Le ou les tours de piste infligés aux coureurs après cette constatation formelle n'ont qu'un but : amuser le public auquel on a fait payer sa place ; qu'une commodité : répartir les prix en espèces attribués aux premiers du classement. Mais aucun résultat susceptible de transformer le classement général ne saurait être enregistré après que le chronomètre a constaté que le leader a atteint les portes du vélodrome avec les hommes de tête.

Je démontre ce que j'avance. Un coureur, sur la route du parcours, a le droit en cas de bris de sa monture de chercher un vélo d'emprunt. En avons-nous vu des petits gens, des curés ou des facteurs offrir spontanément leur vélo à un as en détresse ! Mais je vous le demande, dans le cas présent, comment Lapébie pouvait-il trouver un vélo neutre à l'intérieur d'un stade dont l'entrée est refusée par un service d'ordre important à toute personne qui n'a pas payé ? Et comme jusqu'ici on n'a jamais vu les spectateurs prendre place à la pelouse ou aux tribunes avec leurs machines sur leurs genoux, vous comprendrez tous la détresse de Lapébie.

Roger Lapébie qui a réellement gagné Paris-Nice, et cela sans s'être entraîné tapageusement sur la Côte d'Azur ou en Belgique, ne saurait perdre le bénéfice de ses coups de pédale sur le tapis vert de l'Union Vélocipédique de France.

Toutefois, en prévision de cette injustice — ce ne serait pas la première — nous demanderons timidement trois réformes que M. Legros, Président de la Commission sportive, peut appliquer immédiatement :

1^o Chaque course autorisée ne devra comporter qu'un seul règlement ;

2^o Obligation aux organisateurs, en vertu du renom du bon sens français, de terminer toute épreuve routière sur la route ;

3^o Confier la surveillance des courses à des commissaires compétents, ce qui évitera de casser leurs décisions quelques jours plus tard.

Vous voyez, monsieur Legros, que nous ne sommes pas très exigeants. Et si, pour une fois, l'U. V. F. pouvait montrer quelque bonne volonté...

Jean ANTOINE.

Le football à la « Sochalienne » par PEDRO DUHART (2)

Réquisitoire contre le football moderne

Je vous disais que le football est un jeu et non pas une corvée. Pour ma part, encore que professionnel, j'ai toujours joué par plaisir, par goût et non par obligation.

Quand le Nacional de Montevideo est venu me faire des offres à San Carlos, petite ville de province, j'ai longtemps refusé. Mes parents, d'ailleurs, ne voulaient pas me laisser partir. J'ai mis deux ans à me décider à aller dans la capitale uruguayenne. Plus tard, lorsque je me suis trouvé en désaccord avec les dirigeants du Nacional, j'avais pris la résolution d'abandonner le football professionnel. Je n'ai changé d'idée que parce qu'on me proposait de changer de climat en m'offrant un contrat en France. En Uruguay, le football professionnel commençait à susciter un jeu trop dur...

Le jeu dur

En France aussi, si l'on n'y prend garde, le jeu risque de dégénérer. Le nombre des blessés grandit à chaque match. Pour ma part, je suis couvert de coups, perdu de douleurs. Mes tibias sont recouverts de plaies. Le football devient une bataille constante.

Il s'agit au cours d'un match d'éliminer tel ou tel adversaire. Je ne sais trop pourquoi je suis particulièrement visé.

Dernièrement, on vient encore de me punir d'une amende pour avoir eu un geste de riposte envers un joueur que je ne veux pas nommer. Mais sait-on que peu avant la rencontre qui allait nous opposer, ce joueur m'avait clairement laissé entendre qu'il ne se ferait pas faute de me toucher ? Il a tenu parole. Dès lors, on peut admettre, je crois, le mouvement impulsif qui m'a poussé à répliquer incontinent. L'arbitre a immédiatement rédigé un rapport et j'ai écopé d'une sanction.

L'arbitrage

Qu'on me permette de faire ici le procès de l'arbitrage. Je sais combien est délicate et difficile la tâche d'un arbitre. Je sais aussi qu'il n'a pas le don d'ubiquité et qu'il ne peut pas tout voir.

Mais je reproche aux arbitres leur intransigeance. Ils abusent de leur autorité, souvent de façon trop arbitraire. Ils ne souffrent aucune explication. Trop souvent, ils agissent envers les joueurs avec une désinvolture qui vexe.

Or, il y a de bons et de mauvais arbitres. Les bons sont rares. Les mauvais se croient tout permis. Ils opèrent avec la suffisance que leur confère cette étiquette d'infailibilité qu'on semble leur reconnaître avec le plus grand sérieux du monde.

Ils jouent avec leurs responsabilités. Ils peuvent commettre impunément les plus graves erreurs.

Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas rétribués.

Or, à mon sens, c'est un tort que de ne pas payer les arbitres qui évoluent dans le monde du football professionnel. Un arbitre doit avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'un joueur.

S'il commet une faute, on doit pouvoir lui en imputer la responsabilité.

Rétribuez les arbitres, comme en Angleterre, et vous obtiendrez une sélection.

La jalousie

Un mal qui également peut miner le football professionnel, c'est la jalousie. La jalousie qui détruit l'esprit d'équipe, qui empêche l'homogénéité, la coordination des efforts, qui abolit tout enthousiasme.



Duhart saute vers la balle mais le goal du Red Star, Gonzales, l'a devancé.

La jalousie sévit plus particulièrement — et c'est normal — dans les équipes de vedettes. Ne me parlez pas des équipes de vedettes ! Il s'y forme des clans. Il y germe des luttes intestines, sourdes, nuisibles, malfaisantes. Chacun tire à soi. Tout le monde veut s'imposer, se mettre en relief au détriment de l'équipe tout entière. Quand on gagne, la défense se rengorge ; quand on perd, l'attaque accable la défense.

Pourquoi le cacher ? C'est exactement ce qui se passe au Football Club de Sochaux et qui explique sans doute que cette brillante équipe ne parvienne pas à s'imposer de façon plus nette et encaisse parfois les défaites les plus surprenantes.

Parfois, je suis dégoûté. Ne dit-on pas de moi que je vais jusqu'à payer certains journalistes pour avoir des articles ou ma photo dans les journaux ?

Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir dire ce que je pense.

Je n'aspire plus qu'à une chose : jouer dans une humble équipe pour pouvoir à nouveau faire du bon football.

L'équipe de France

Je n'ai jamais aimé jouer en équipe nationale. On y est l'objet de trop d'intérêt, de trop d'attention. Et on encourt souvent de telles critiques qu'il vous vient l'envie de tout laisser là.

Déjà, en Amérique du Sud, on s'attachait trop à analyser mes faits et gestes. En France, où j'ai été précédé d'une publicité que je déplore souvent, j'ai été immédiatement très discuté. A chaque sélection, mon cas a donné lieu à des commentaires trop vastes. Si l'on me discute tant, pourquoi donc faire appel à mes services ? Qu'on me laisse donc tranquille avec mon jeu, mes qualités et mes défauts ! Je l'ai dit : je ne me suis pas encore adapté aux méthodes de jeu que l'on a mises en vigueur en France et qui sont issues très certainement du football britannique. Or, j'ignore totalement ce football. Je n'ai jamais vu jouer une équipe anglaise.

Il me semble pourtant que le football français devrait avoir une autre représentation nationale et s'imposer grâce à un tempérament qui lui est propre, et que l'on bride peut-être.

J'ai vu jouer l'équipe de France pour la première fois à Montevideo, en 1930, lors de la première Coupe du Monde. C'était à l'occasion du match France-Argentine, un match que je n'oublierai pas à cause de la formidable partie qu'y fit Alex Thépot.

Depuis lors, j'ai pu constater que le football français avait incontestablement progressé. Il a progressé surtout en profondeur, car il me semble qu'à Montevideo, en 1930, l'équipe « tricolore », au point de vue individualités, était plus riche qu'à présent.

Je m'étonne donc que l'équipe de France ne soit pas plus forte qu'elle n'est. Elle pourrait être meilleure. Je crois qu'on la modifie trop souvent. On a le tort de juger un joueur sur un match. Il faut, au contraire, s'attacher à faire confiance aux joueurs réguliers et à la classe longuement affirmée. C'est cette méthode de sélection qui a fait la force de l'Uruguay, de l'Argentine, de l'Italie et de l'Autriche.

Un match de sélection est une hérésie parce que chacun veut y gagner sa place. Une équipe nationale doit s'entraîner comme une équipe de club.

Mon plus beau match international en France ? Celui que j'ai disputé contre la Belgique l'an passé. J'avais été trop critiqué pour que mon amour-propre n'en fût pas émoustillé. Ce jour-là j'ai joué, joué à ma guise et, vous vous le rappelez peut-être, cela m'a réussi.

En France où l'on aime tant la liberté, l'esprit d'entreprise, je m'étonne qu'on ne laisse pas les footballeurs jouer avec leur tempérament. Je suis sûr que, d'eux-mêmes, ils sauraient trouver la vraie méthode de jeu qui leur convient.

Les footballeurs français ne sont tout de même pas des écoliers auxquels on doit apprendre le B... A... BA et qu'il faut mener par la main !

L'improvisation est la meilleure des méthodes en football, je le maintiens. L'initiative est la plus sûre des tactiques. Elle a toujours conduit à la réussite...

FIN

Recueilli par Mario Brun.



Duhart dans l'expectative : il attend le centre.



Du revers du pied et de volée, Duhart vient de shooter puissamment au but entre les défenseurs du Red Star.

A Stuttgart les footballeurs allemands...



STUTTGART (par belino) : Allemagne - France (4-0). — Passant dans la haie d'honneur, formée par des juniors saluant à l'hitlérienne, les joueurs français, Delfour en tête, font leur entrée sur le terrain de jeu.

Stuttgart (d'un de nos envoyés spéciaux)

Je ne me sens pas le courage d'accabler les joueurs de l'équipe de France qui ont fait admirer aux quatre-vingt mille spectateurs, présents au Stade de Stuttgart, la variété de leurs combinaisons scientifiques et leur talent particulier.

Non seulement ils n'ont pas paru de faible probité, mais encore ils ont pu faire figure de vainqueurs probables.

X X

Malheureusement, bien jouer est une chose, et marquer des buts en est une autre. Alors que les Allemands, portés par l'enthousiasme délirant de leur public, trompèrent quatre fois la vigilance de nos arrières et de Di Lorto, pas une fois les Français n'ont pu tromper le grand et athlétique Jakob, qui fit un travail de géant, c'est le cas de le dire.

Non, je n'accable pas nos joueurs parce que, de toute évidence, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, parce qu'ils ont montré leurs progrès auxquels il ne manque, si j'ose dire, qu'une concrétisation effective.

X X

On ne se rappellera pas la belle, l'ardente, la splendide tenue des Français. On se rappellera quatre buts à zéro. Domage ! Ne perdons pas courage, et travaillons d'un seul cœur à fortifier les shots de nos avants. Le public allemand, nos confrères allemands et étrangers, présents à ce match, qui les passionna profondément, auront rarement eu l'occasion de voir évoluer sous le drapeau français de pareils virtuoses, et se rendront compte du danger qu'ils ont couru. Mais l'Allemagne a gagné. Sacrifions toujours à la technique, mais mettons-nous une bonne fois en tête que, pour marquer des buts, il faut tenter sa chance par tous les moyens.

René Lehmann.

Lourdement battue parce qu'elle voulait battre ses adversaires allemands à leur propre jeu, l'équipe de France a fait, à Stuttgart, un bien meilleur match qu'à Bruxelles.

Stuttgart (d'un de nos envoyés spéciaux)

UNE déception après l'autre. Mais celle-là, si elle nous touche plus parce que c'est d'un match France-Allemagne, et que, à tort ou à raison nous donnons à ces rencontres plus d'importance qu'aux autres, ne nous laisse tout de même pas sans réplique.

Par quatre buts à zéro, à Stuttgart, devant 72.300 spectateurs, soyons exacts, l'équipe d'Allemagne a battu nos représentants.

Elle a gagné, il n'était pas difficile de le prévoir. Mais elle a tout de même gagné moins facilement que ne l'indique le score incontestablement forcé de l'avis même de ceux qui, par leur brillante exhibition l'ont réalisé.

Elle a gagné tout à fait normalement, comme je l'avais annoncé dimanche, sans grande crainte de me tromper.

En effet, je suis persuadé qu'on a commis une grosse erreur de tactique en faisant pratiquer à nos hommes le système de jeu en WM, qui est sûrement le plus moderne, le plus rationnel qui soit, mais qui est infiniment mieux joué par nos adversaires.

Je prétends qu'engager la rencontre comme nous l'avons fait, c'était presque une gageure ; je prétends que vouloir dominer à leur propre jeu des adversaires mieux avertis que nous des ressources d'une méthode, c'est tenter l'impossible ; et j'en ai la preuve dans ce fait qu'en dépit du score, je ne peux pas dire que l'équipe de France ait mal joué.

Et j'affirme même qu'elle a pratiqué un football bien meilleur qu'à Bruxelles devant le onze de Belgique.

Pour moi, sachant la grande connaissance des footballeurs d'outre-Rhin de la tactique en WM qu'ils ont adoptée depuis plusieurs saisons, et qu'ils pratiquent depuis l'an dernier avec un réel brio, je rappelle que grâce à elle ils résistèrent magnifiquement toute une mi-temps à l'équipe d'Angleterre, à Londres, et donnèrent, trois mois plus tard, une superbe leçon de football à l'équipe d'Espagne.

Il fallait trouver quelque chose de nouveau ; il fallait, selon une formule que je crois juste, former une défense très puissante, masquant bien ses buts, une ligne d'attaque à la rouennaise ; il fallait surtout jouer très vite, et si l'équipe de France sut en seconde mi-temps nous démontrer ce qu'elle valait sous ce rapport, hélas ! elle fut inefficace.

Les deux onze s'étaient présentés comme suit sous les ordres de M. Barlassina :

Allemagne : Jakob-Janes, Goldbrunner, Munzenberg, Gellesch, Kitzinger-Lehner, Siffing, Lenz, Szepean, Urban.

France : Di Lorto-Dupuis, Bourbotte, Diagne-Payen, Delfour-Bigo, Rio, Nicolas, Ignace, Fritz Keller.

Qu'on ne s'étonne pas de cette composition d'équipe qui peut sembler de prime abord fantaisiste. Puisque nous avons deux équipes jouant à trois arrières, j'indique Goldbrunner et Bourbotte à la place où ils pratiquaient véritablement.

Le toss avait été gagné par Delfour, et l'on pouvait penser que le capitaine des Tricolores choisirait l'avantage du vent. Il n'en fut rien et l'équipe d'outre-Rhin fut grandement aidée, au cours de la première mi-temps, par ce vent qui soufflait en diagonale et qui freina constamment les dégagements de notre défense.

Le début fut assez égal. Incontestablement les deux équipes s'observaient et n'osaient guère se livrer. Quand dix minutes furent passées, l'équipe allemande, qui avait pris la mesure de son adversaire, commença d'attaquer plus franchement. Alors les demis ailes marquèrent de près nos inters.

Ses arrières empêchèrent constamment nos trois avants, placés en pointe, d'attaquer, et Szepean, le fameux inter blond, avait commencé son œuvre de soutien de la défense et d'animateur de l'attaque.

Bref, on commença à penser que l'équipe d'Allemagne avait le match en mains.

Elle joua alors de façon superbe, attaquant par ses ailes, essayant de rapides percées par son centre, mais se heurtant pendant longtemps à une très ardente défense de nos représentants.

C'est à la 25^e minute qu'elle réussit à trouver le défaut de la cuirasse.

Szepean avait servi son ailier gauche Urban. Ce dernier avait centré. Ce ne fut ni Lenz ni Siffing, marqués de près qui reçurent la balle, mais l'ailier droit Lehner, qui s'était replié, qui était tout à fait au centre et qui n'hésita pas à percer et à placer la balle dans les buts de Di Lorto.

Celui-ci, qui avait vu clair dans l'attaque, fit tout ce qu'il pouvait pour s'opposer à l'action de son adversaire. Les deux hommes tombèrent même à terre. Hélas ! le cuir avait franchi la ligne blanche et le but était réalisé.

Alors la domination de l'équipe allemande devint de plus en plus nette.

Quand cinq minutes plus tard, sur une ouverture de Lenz suivie d'une passe de Szepean, Urban se replia et marqua le second but d'un shot très classique, bien placé dans le coin droit des filets, cela semblait inévitable.

Jusqu'à la mi-temps, l'équipe de France réagit, se retrouva, attaqua, mais sans parvenir à forcer la rude défense qui lui était opposée.



STUTTGART (par belino) : Allemagne - France (4-0). — Empêcher l'Allemand Szepean de botter ? Payen l'a bien tenté, mais n'a pu y parvenir. A gauche, Delfour, accompagné par le directeur du jeu, l'arbitre italien Barlassina, se précipite en renfort.



STUTTGART (par belino) : Allemagne - France (4-0). — Sur un corner en notre faveur, le gardien des buts allemands Jakob contrôle une balle haute. A terre, Ignace, et face au but, Nicolas, étroitement surveillé, sont dans l'impossibilité d'intervenir.

Le Cross des Six Nations



STOCKEL. — Cross des Six-Nations : Le départ vient d'être donné, devant une nombreuse assistance aux cinquante-quatre concurrents.



L'Anglais Burns vient de passer une haie, suivi de son compatriote Ginty (masqué) et de Holden (n° 7). Sur la haie, on voit les Belges, van Rumst et Schroeven, serrés de près par Mohamed.



Vers le dixième kilomètre, Burns (n° 2) file en tête, devant Sicart (n° 17), Van Rumst (n° 71) et Ginty (n° 6).



Plus que trois kilomètres. Burns mène encore devant Sicart et Flockhart ; mais il va bientôt après faire une mauvaise chute.

Sa Majesté Léopold III félicite, après la victoire, le vaillant coureur écossais.



L'Écossais J.C. Flockhart vient de lâcher Sicart et se rue vers l'arrivée. Encore cinquante mètres, et il sera champion du Monde.

(Bruxelles, de notre envoyé spécial)

On ne manquera pas d'épiloguer à perte de vue sur le très beau cross international de Stockel, sur cette épreuve captivante au cours de laquelle la France confirma le redressement ébauché l'an dernier sur le terrain d'aviation de Blackpool, en Angleterre.

Et, précisément, on dispute déjà pour savoir s'il s'agit vraiment d'une amélioration française ou d'un déclin anglais. Mais là n'est point le sujet fondamental des commentaires. Avec une nuance de regret, une fois la course finie, les spectateurs français se questionnaient : « Qu'aurait fait la France si Beaudouin avait pris le départ ? Qu'aurait fait la France si Mohamed n'avait pas été contraint à abandonner, blessé et anéanti par une forte commotion ? »

Gardons-nous d'obliquer d'entrée sur cette voie latérale. En effet, de leur côté, les Anglais pourraient se dire : « Quelle eût été la marge de points avec la France si Burns n'avait pas été blessé ? Quel eût été cet écart si Holden, l'un de nos plus solides représentants, n'avait pas abandonné ? »

Arrêtons-nous ici : on ne fait pas du sport avec des si et des mais. Seul le résultat s'impose et compte.

En Belgique, le résultat fut net et, somme toute, il serre d'assez près la froide logique. L'Angleterre bat la France de 15 points et la Belgique bat l'Ecosse de 24 points.

En 1936, à Blackpool, la France avait été battue de 25 points par l'Angleterre, et la Belgique finissait cinquième, à 51 points derrière l'Ecosse.

Le 30^e Championnat international de cross-country a donc sanctionné les progrès des deux nations continentales, et il faut bien constater que le plaisir d'enregistrer cette amélioration se double du souvenir d'une compétition passionnante.

S. M. Léopold III, roi des Belges, qui présidait la réunion, n'a sans doute pas regretté le spectacle prenant qui se déroula sur l'hippodrome de la capitale.

Le soleil brillait et dégageait bien les lointains. Le parcours était en excellent état : il comportait quatre grandes boucles sur le champ de course et, à l'extérieur, sur le plateau des Bruyères, où il fallait monter avant de descendre en pente douce vers la piste hippique. Les obstacles ne présentaient pas de difficultés considérables. Au total, 14.481 mètres de bon cross-country.

Dès le début de l'affaire, par un démarrage rapide, les Anglais Burns et Clark tentèrent de désunir les équipes. Ils y parvinrent d'ailleurs assez bien puisque, après le second kilomètre, un groupe de sept hommes s'était détaché. On y trouvait Burns, Van Rumst, Mohamed, Clark, Sicart, Schroeven et Ginty, soit trois Anglais, deux Belges et deux Français.

Peu à peu ce groupe fondit, s'effiloqua, sous l'action du grand Burns qui fonçait, jouant de ses bras maigres et de ses longues jambes noires.

Vers le sixième kilomètre, Schroeven et Clark avaient disparu. Le Belge, à 50 mètres en arrière du peloton, avait dû laisser passer Flockhart ; quant au champion d'Angleterre, il était loin.

Bientôt ce fut la mi-course.

Pour bien situer le débat, il convient de donner l'ordre des hommes de tête à ce point du parcours. Burns menait, talonné par Potts, Van Rumst et Sicart. Dix mètres plus loin, Flockhart voyagent seul, devançant Ginty de 40 mètres. Derrière cet Anglais, à 30 mètres, Schroeven, puis encore, côte à côte, Bourton et Holden devant Lécureux.

A cet instant, un rapide pointage donnait 38 points à l'Angleterre, 65 à la France, 81 à la Belgique et 128 à l'Ecosse. Une question se posait, angoissante, aux spectateurs français : Comment nos coureurs, après un récent championnat, allaient-ils tenir les 7 derniers kilomètres ?

On vit bientôt le Belge Van Rumst s'efforcer à fausser compagnie à ses adversaires. Il s'échappa et, un instant, se trouva en tête. Mais Burns ne l'entendait pas de cette oreille. Il allongea sa foulée et obligea « Oscar » à rentrer dans le rang.

Cette incartade eut pour effet, presque immédiate de rétrograder le champion de Belgique à la quatrième place, trente mètres derrière le trio initial. Au dixième kilomètre, en faisant le point, on trouvait ensemble Burns, Sicart et Flockhart, à 30 mètres Rumst et Ginty, à 50 mètres Potts, à 40 mètres Schroeven, à 30 mètres Rérolle et Chapelle, à 30 mètres Holden et Lonlas, puis Matthews, Lécureux, Clark. Guimard était dix-septième, Lackean vingt-deuxième, et Monceyron vingt-huitième. Bien qu'alors on ait vu partir avec une civière les infirmiers qui allaient chercher Mohamed, on comprit que la France allait être seconde. Pourtant elle était encore talonnée par la Belgique, dont l'un des meilleurs représentants, Honorez, venait d'abandonner.

Une courte fugue de Sicart lui fit prendre une trentaine de mètres à Burns, mais, manquant d'assurance, le petit Français retrouva sagement sa place derrière le grand Anglais. Hélas ! hors de l'hippodrome, celui-ci fit une chute : sa mâchoire porta brusquement sur son genou et on le vit passer en troisième position la bouche ensanglantée.

S'il abandonnait, l'Angleterre, déjà éprouvée par l'abandon de Holden, était battue. Mais courageusement Burns tint jusqu'au bout, tandis que Flockhart s'échappait ne laissant aucune chance au vaillant Sicart.

Bientôt c'était l'arrivée après un bel emballage du champion d'Ecosse. Une sérieuse régression de Van Rumst qui finit très fatigué, permit aux trois Anglais Ginty, Potts et Burns, de finir l'un derrière l'autre, tandis que Lonlas et Guimard gagnaient quelques points, que Rérolle, Lécureux et Lackean se tenaient.

La France, seconde, avait obligé l'Angleterre à s'employer sérieusement.

Et maintenant, comment ne pas féliciter Sicart qui a brillamment conquis son titre de vedette internationale ? Pour son coup d'esai, en très haute compagnie, le petit Charentais a réussi un coup de maître.

Lebon et Monceyron, en mauvaise santé, finirent assez loin, mais nos six premiers hommes accomplirent leur tâche avec une conscience et un courage qui forcent l'hommage. Sans doute, Sicart mis à part, les « anciens » ont mieux tenu que les jeunes, toutefois nous pouvons envisager l'avenir avec sérénité.

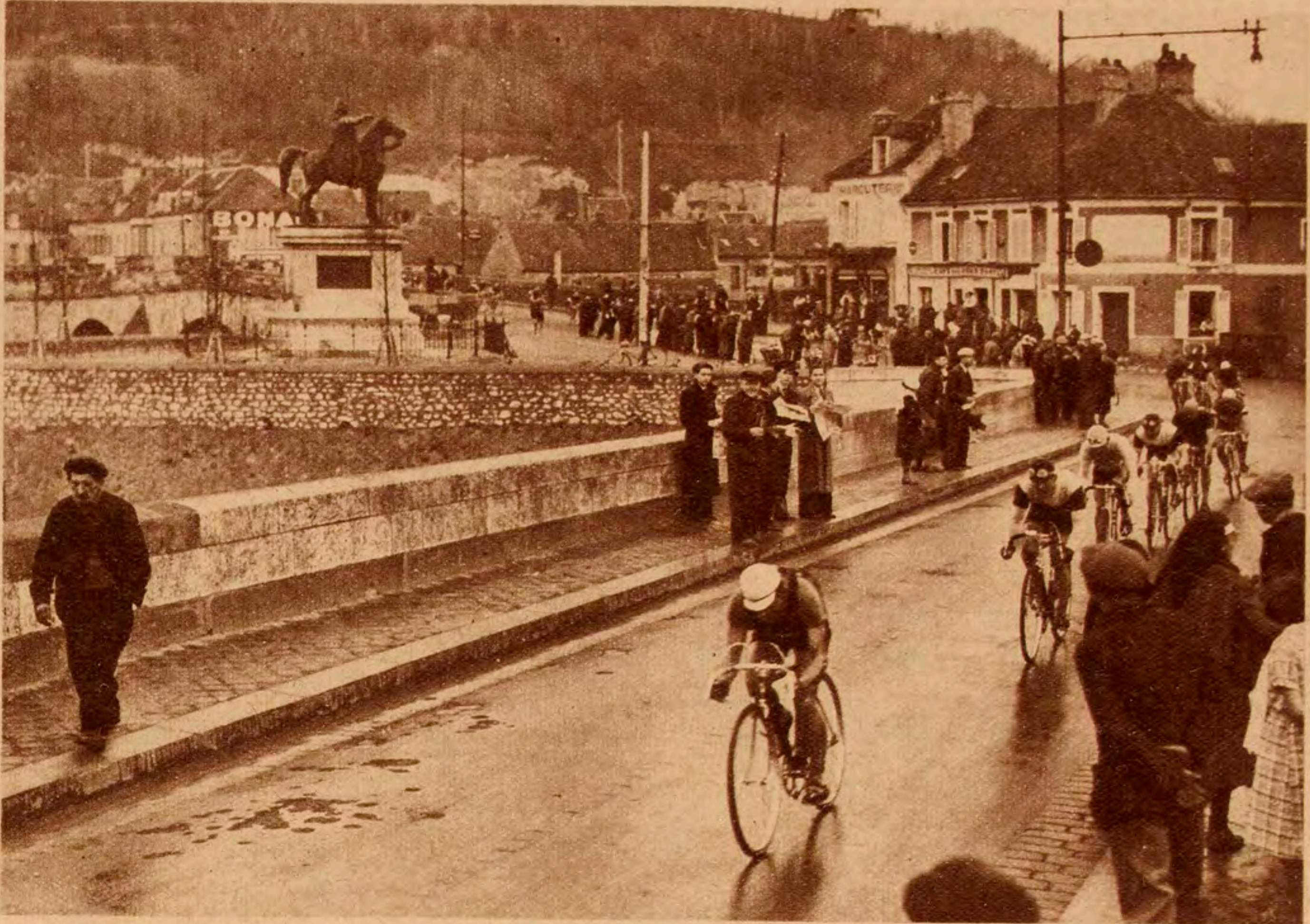
Et félicitons, pour finir, la bonne équipe belge qui nous a révélé un excellent nouveau venu, l'Anversois Chapelle.

Pierre Lewden.

Le Critérium national de la Route



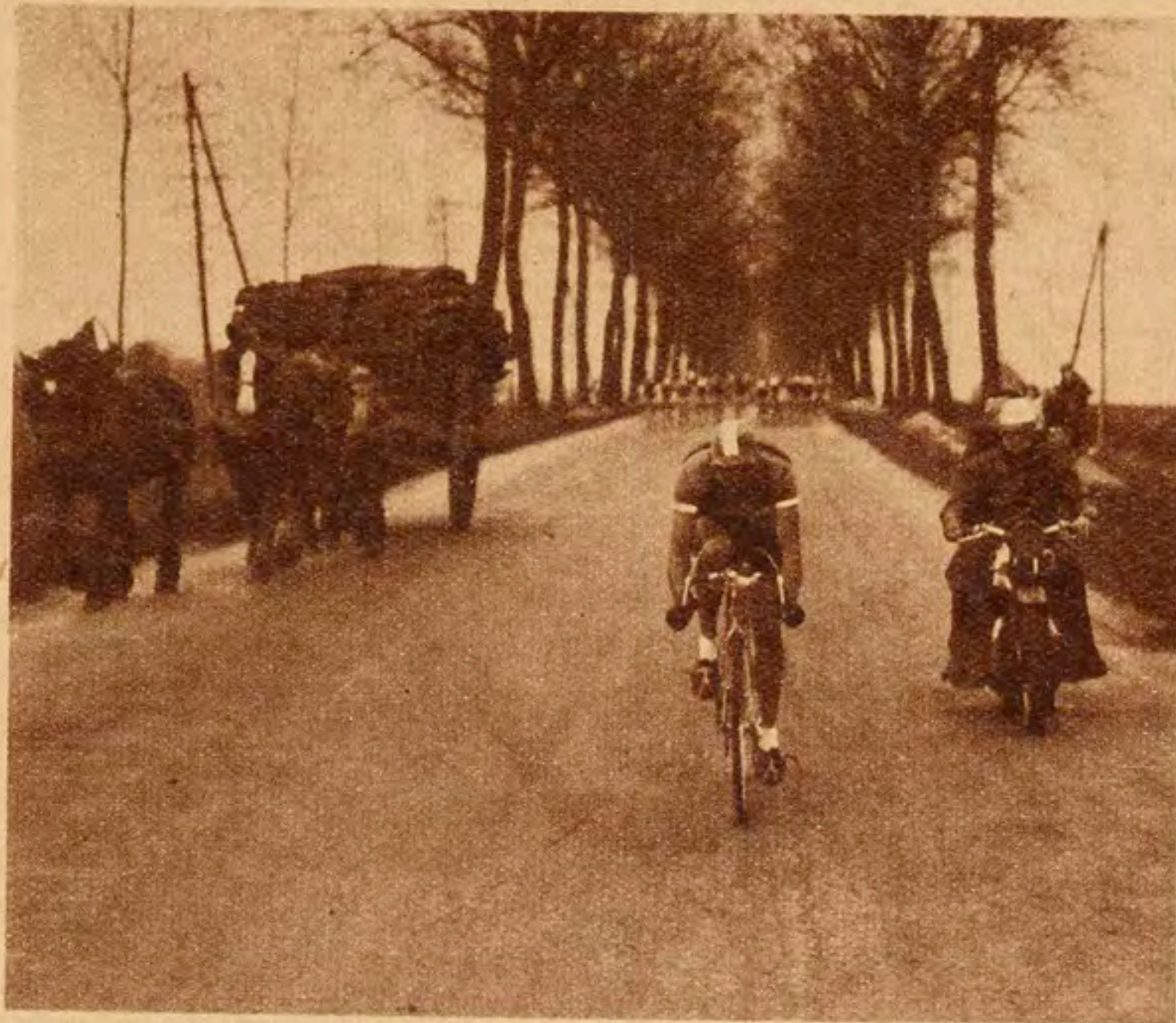
CRITERIUM NATIONAL DE LA ROUTE. — Peu après le départ, une chute s'est produite, dont Hubatz, couché dans l'herbe, et Walle, debout, ont été les principales victimes. En tête du second peloton : Le Calvez, qui a crevé, et qui revient très fort.



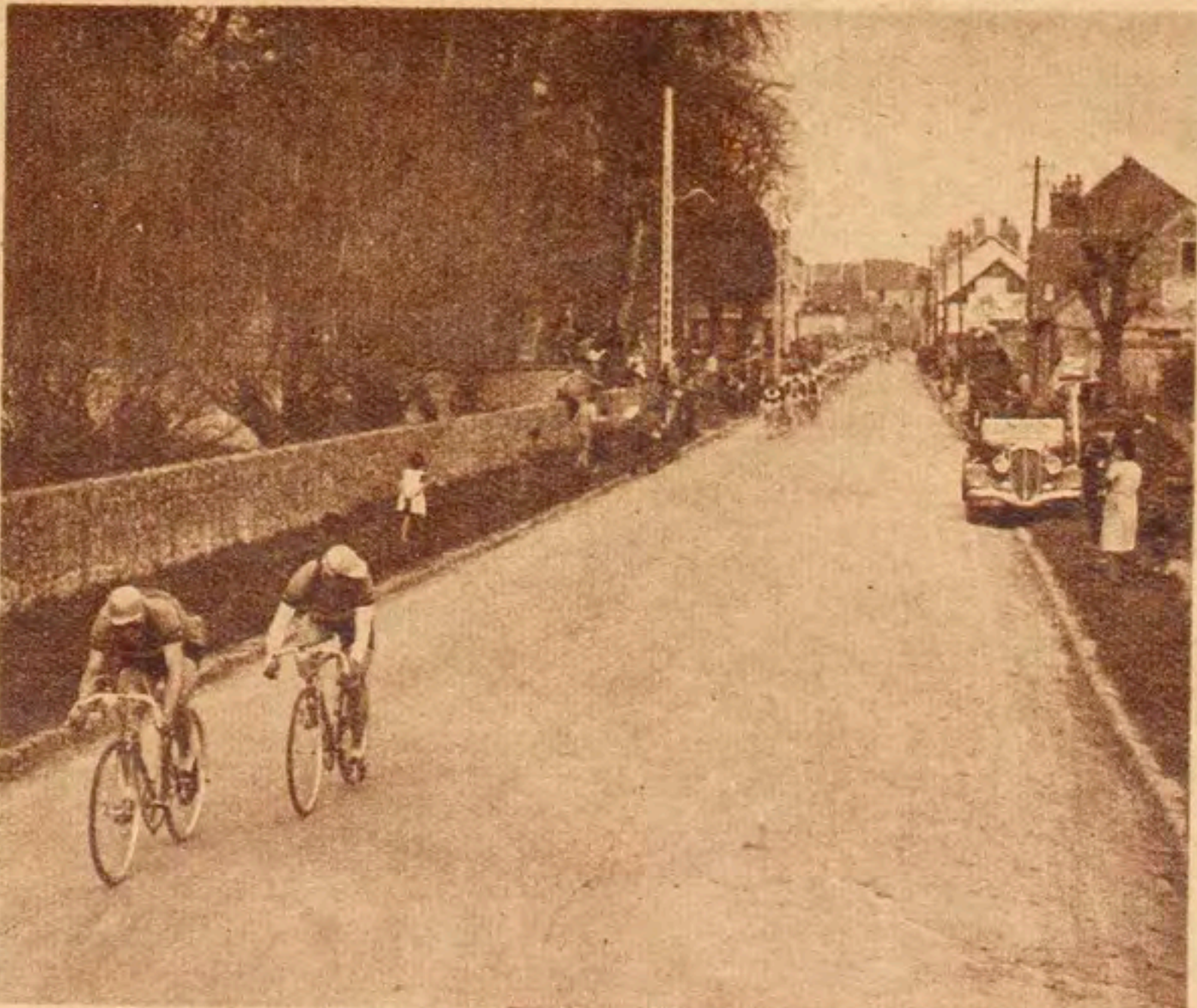
Avant Montereau, Lesueur s'est enfui. Et Archambaud conduit la chasse, tandis que le Napoléon de "bronze" semble indiquer de la main la route à suivre....



Le vent souffle avec violence... et les coureurs ont immédiatement adopté la formule « éventail » ; Guy Lapébie précède, ici, le Grevès, Blin et Roger Lapébie.



Audacieusement, Passat tente de s'enfuir. Avant Nangis, il sera rejoint par le peloton qu'on reconnaît au loin.



A leur tour, dans Nangis, Deforge et Fournier tentent leur chance, mais ils seront rattrapés par leurs adversaires.



Dans la forêt de Fontainebleau, le Nordiste Blin part tête baissée... Il n'ira pas loin ! car Auville, en tête du peloton et Le Grevès, à droite, vont conduire la chasse sans faiblir.



Et dans la côte de Maisse, Lesueur — encore lui — a trouvé en Blanchon, qui mène ici, un solide compagnon de fuite. Ils ne réussiront pas !



Car derrière eux, Merviel, Maréchal, Lapébie et Bertin reviennent à toute allure, précédant le peloton d'une cinquantaine de mètres.

A LAPÉBIE et LE GREVÈS le Critérium national de la Route



CRITERIUM NATIONAL DE LA ROUTE. — A la sortie d'Etampes, le peloton est emmené, vers le contrôle de ravitaillement, par Louviot.



QUELQUES jours avant le Critérium National de la Route, René Le Grevès nous avait confié : « Si je suis là dans le bas de Dourdan, on ne me lâchera plus... » Le Champion de France était sûr de lui. Non sans raison, on l'avouera, puisque les événements se dérouleront exactement comme il les avait prévus. Jusqu'à Etampes, on ne le vit pas tenter l'échappée désespérée, il se contentait de rester en tête du peloton, et même lorsqu'il vit Cloarec et Buttafocchi s'enfuir, il ne réagit point. Dourdan et sa côte célèbre étaient proches. Le Grevès attendit et, dès que la route s'éleva, il piqua des deux avec violence, terminant au sommet de Dourdan à une centaine de mètres de Cloarec et de Buttafocchi, n'étant suivi que par Lucien Lauck, l'éternel second du début de saison.

Dès lors, René Le Grevès ne se releva que lorsqu'il eut rejoint Buttafocchi et Cloarec. Il se produisit ensuite un léger flottement qui permit à onze autres coureurs de se joindre aux leaders : Marcaillou, Goujon, Merviel, Louviot, Carini, Auvillie, Rinaldi, Lapébie, Marcel Bidot, Blanchon et Speicher.

L'entente ne pouvait se faire entre tant d'hommes également intéressés à la victoire et peu désireux de se livrer, et on comprend qu'à Limours le peloton tout entier se soit reformé. Le Grevès n'avait pas dit son dernier mot. Roger Lapébie non plus, jusque-là, timide et réservé, comme le champion de France. Dans la côte qui se dresse à la sortie de Saint-Rémy-les-Chevreuse, on les vit attaquer à tour de rôle l'un et l'autre et se détacher irrésistiblement.

Ah ! l'étonnante fin de course des deux inséparables équipiers qui déjà ne s'étaient pas quittés sur la fin de Paris-Nice. Ils ne se retournèrent pas. Ils étaient sûrs d'eux. Il est vrai qu'à l'allure à laquelle ils s'en allaient vers le but, il eût été bien surprenant qu'ils fussent rejoints. Châteaufort... L'Homme-Mort... Côtes pénibles qu'ils franchirent avec le sourire au milieu d'une foule compacte et vibrante, leurs deux noms courant de lèvres en lèvres et les précédant dans leur marche triomphale : Lapébie... Le Grevès...

Leurs derniers cinquante mètres sur la piste du vélodrome Buffalo allaient nous enchanter. Ils se tinrent par l'épaule, coupant ensemble la ligne d'arrivée. Ex aequo... Ainsi se termina leur admirable effort. Ils n'avaient pas voulu que l'un se sacrifiât à l'autre. Unis dans la peine, ne devaient-ils pas l'être dans l'honneur ? Et nous avons applaudi de tout notre cœur à ce geste d'une amicale fraternité qui a pu ne pas satisfaire les puristes du sport, mais qui a enthousiasmé non sans raison la foule massée sur les gradins de Buffalo.

Dans les derniers kilomètres, Lapébie avait mené sans rechigner. Le Grevès, passant rarement au commandement parce qu'affaibli par tous les démarrages violents dont il

s'était rendu l'auteur depuis Dourdan. Lapébie se dévouait parce qu'il se sentait en dette envers Le Grevès, l'artisan de son succès de Paris-Nice. Il tenait à ce que la victoire vint couronner Le Grevès à son tour. Et Lapébie emmenant le sprint ne chercha pas un succès personnel. Il n'attendit pas non plus l'attaque de Le Grevès qu'il savait manifestement plus rapide que lui. Lorsqu'à la sortie du virage Lapébie vit Le Grevès arriver à sa hauteur, il se releva. Aussitôt, une main s'appuya sur son épaule : celle de Le Grevès qui ne voulait pas se sacrifier. Tout souriant, le Bordelais à son tour mit une main sur l'épaule de Le Grevès et c'est en se tenant qu'ils finirent devant le juge à l'arrivée, notre ami Eugène Lion, qui sans chercher à regarder à la loupe s'il y avait un avantage de quelques millimètres en faveur de l'un ou de l'autre, s'écria en les voyant venir à lui épaule contre épaule : « Ex aequo ! »

Comme on l'avait fait récemment pour les coureurs à pied Baudouin et Poharec, on disputa la sportivité du geste de Le Grevès et Lapébie. Pourquoi ? A-t-on le droit d'empêcher deux hommes qui s'estiment mutuellement et qui ont déjà travaillé l'un pour l'autre, de vouloir terminer sur la même ligne ? Nous ne le pensons pas... Lapébie et Le Grevès, en agissant comme ils l'ont fait, ont gagné l'estime de ceux qui ne portent pas des œillères et qui voient le sport comme on doit le voir : une école de droiture, de loyauté, de belle et franche camaraderie. Et Le Grevès n'était pas homme à battre, grâce à son sprint, Roger Lapébie, qui l'avait fait bénéficier de ses étonnantes qualités de rouleur.

Inscrivons au tableau d'honneur le nom du juge à l'arrivée, Eugène Lion, auquel on tenait à imposer le choix d'un vainqueur et qui s'y est refusé de toutes ses forces. Il y a des juges en France...

Le Critérium National de la Route, dans son ensemble, a prouvé la belle forme de nos coureurs et en particulier de ceux qui viennent de terminer Paris-Nice : Lapébie, Le Grevès, Cloarec, Marcaillou et Rinaldi.

Dimanche prochain, dans Paris-Roubaix, nous pourrions leur faire confiance, ainsi qu'à Archambaud, qui a crevé à un mauvais moment, à Lucien Lauck, arrêté par des silex à Saint-Rémy-les-Chevreuse, à Speicher, meilleur que dans Paris-Nice, à Mithouard, qui fut contraint à l'abandon alors qu'il pédalait avec une parfaite aisance, à Lesueur, brillant animateur au début, et qui fut malchanceux lui aussi, aux jeunes : Blanchon, Auvillie et Goujon qui ne tarderont pas à s'améliorer encore au contact fréquent des professionnels.

Les Belges, cette saison, trouveront à qui parler.

Félix Léviton.

Pour prendre leur musette, Le Grevès et Lapébie ont pris la tête du groupe et ils précédèrent Buttafocchi qui a pris son déjeuner au vol.



Après la côte un peloton de quatorze hommes s'est reformé, que conduit Merviel, qui cache Le Grevès. On reconnaît Speicher devant Lapébie.



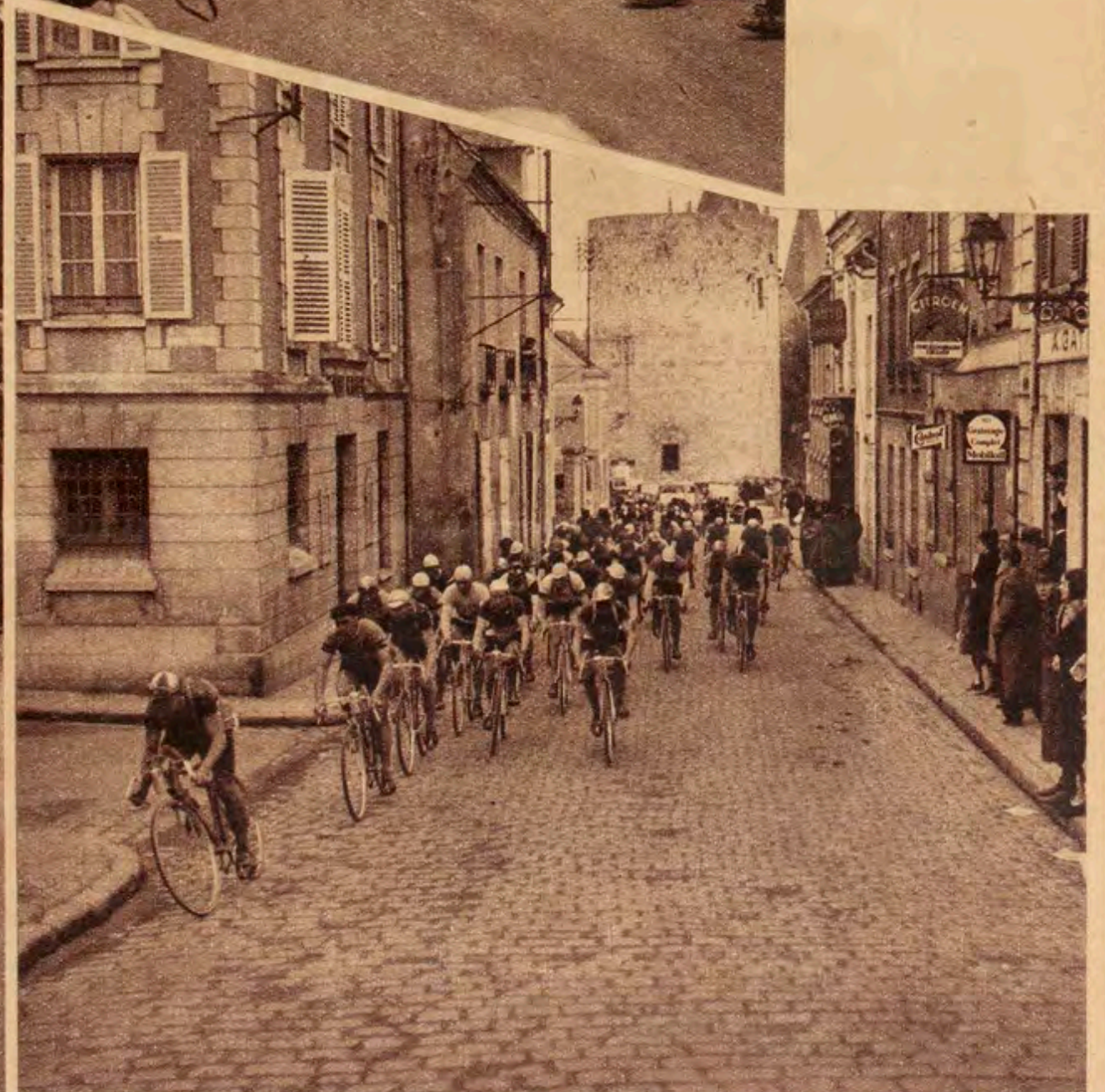
Jean Noret, qui a recollé, a pris la tête du groupe de tête dès le bas de la côte de Saint-Rémy-les-Chevreuse.



Lapébie et Le Grevès sont partis... Et ils grimpent avec facilité la difficile côte de Châteaufort.



En arrivant au contrôle, Noret a cassé sa roue avant et on le voit courant à la voiture de son constructeur en criant à ses nouveaux amis.



Maintenant, c'est la côte de l'Homme-Mort. La foule, massée de chaque côté de la route,



Ils termineront seuls à Buffalo, sur la même ligne. Le Grevès tenant Lapébie par

Ecrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 100, rue Réaumur, Paris)

LE COIN du DOCTEUR

DANS notre dernière chronique, consacrée à l'« entorse du cou-de-pied », nous avons indiqué quel était le traitement classique de l'entorse moyenne. Rappelons que ce traitement peut se résumer comme suit, dans l'ordre chronologique : immobilisation ; balnéation alternée (chaude, froide, chaude, froide, chaude ; on commence par un bain chaud et l'on termine par un bain chaud également) ; pansement ouaté peu compressif ; massage léger, peu profond ; mobilisation passive, puis passive contrariée, puis active.

Mais il est une autre thérapeutique dont on fait grand cas depuis quel temps : « la méthode Leriche ». Elle a l'avantage de donner un résultat positif beaucoup plus rapidement que la technique classique. Avec le traitement habituel — traitement qui a fait et qui fait ses preuves, ne l'oublions pas ! — la guérison d'une entorse de moyenne gravité demande, en général, de dix à quinze jours.

La méthode du professeur Leriche, de Strasbourg, consiste à injecter de la cocaïne dans les ligaments. Le principe de base de la méthode Leriche est le suivant : l'entorse est une réaction nerveuse des ligaments. Ces ligaments ne sont pas uniquement des moyens d'union, mais aussi des « porteurs ». Donc, il suffit d'injecter de la cocaïne dans les ligaments pour supprimer cette réaction nerveuse.

Aussitôt après les injections en question, on oblige le patient à se lever et à marcher comme si de rien n'était.

Ce traitement, qui tend à se « populariser », a donné, dans nombre de cas, des résultats immédiats et étonnants. Mais il ne peut être pratiqué que par un médecin. Nous avons tenu à le signaler pour deux raisons : à cause de sa réussite ; ensuite, pour que nos lecteurs ne s'étonnent pas de voir un toubib traiter une entorse au moyen de « piqûres ».

D^r Philippe Encausse.

(A suivre).

M. Robinot (Nogent-sur-Marne). — Il ne s'agit pas d'une « déchirure

musculaire », comme vous dites, mais bien d'une lésion de la tubérosité antérieure du tibia, point où s'attache la terminaison des muscles antérieurs de la cuisse. Vous avez donc mal à la flexion (douleur passive) et à l'extension (douleur active). Il faut attendre que cette lésion osseuse (que l'on distingue très nettement sur la radio que vous avez envoyée) se répare d'elle-même. N'irritez pas cette lésion. Pas de massages brutaux. Ne « forcez » pas l'articulation par des exercices violents. Il vous faut un repos d'au moins un mois. Nous traiterons d'ailleurs de cette question sous le titre : « Tubérosité antérieure du tibia ».

Léon François (Oran). — Difficile de vous répondre à cause du manque de renseignements. Les trois sports indiqués sont excellents. Vous paraissiez léger pour votre taille ; il en résulte que la natation semble à priori plus favorable pour vous que les deux autres.

Un futur coureur cycliste. — Nous répondrons à votre intéressante demande par un article général, car le sujet en vaut la peine.

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

Amateur du ballon rond. — Les couleurs du Red Star sont vert et blanc, culotte blanche ; celles du Racing-Club de Paris, corcé, bleu et blanc, culotte noire, et le C. A. Paris porte des maillots rouges.

Riegot. — Charles Rigoulot est né le 3 novembre 1903, il mesure 1 m. 72 et pèse 105 kilos.

Ch. Allais. — Vous pouvez vous procurer le livre du Dr. Halberg, rue du Marché, au Vésinet.

Sportif rouennais. — Vous pouvez vous procurer les photos de matches à notre service photographique, 100, rue Réaumur, aux prix suivants : 9x12 franco 2 fr. 50 ; 13x18 franco 3 fr. 50 ; 18x24 franco 5 fr. 50 ; 24x30 franco 9 fr. ; 30x40 franco 13 fr. 50.

Admirateur de Schmeling. — C'est en 1930, à New-York, que Schmeling s'attribua le titre de champion du monde des lourds en battant par disqualification Jack Sharkey.

Dédé, à Draguignan. — Procurez-vous « Soyons Forts », par le docteur Ruffier, 12 fr., à la Librairie de l'« Auto », 10, Faubourg Montmartre, Paris.

Ernest Le Bouill, Plume, Plumette et Cie. Moitureau, Van Geit, Reja. — Avons fait suivre.

Guy, gardien de but. — L'adresse du Racing Club de Paris est 31, rue Ampère, Paris.

Bernier à Tarravay. — 1^o Ledueq et Charles Pellissier font actuellement une tournée dans un cirque. 2^o Speicher et Archambaud disputent les principales épreuves. 3^o Magne, Marcel Bidot et Debenne sont toujours en activité.

X. Y. Z. — 1^o Seuls sont déjà désignés pour l'équipe de France 1937 Cogan et Paul Chocque. 2^o Vous avez pu vous rendre compte en lisant les comptes rendus de Paris-Nice que Roger Lapébie n'avait nullement renoncé au sport actif.

Lecteur de « Match ». — Le dessin que vous nous signalez a quelque ressemblance avec le champion italien Guerra.

Admirateur de P.U.S.B. — Sommes entièrement de votre avis, mais en Coupe de France il est difficile de faire des pronostics.

Philibert et Andoche. — L'artiste que vous nous signalez n'a ni perruque, ni œil de verre.

Sportif exigeant. — Patientez, cette équipe passera prochainement dans la galerie de « Match ».

Georges Krieg. — C'est en 1926 que Jean Linder gagna le premier Paris-Strasbourg à la marche, en 78 heures 47' 49". L'année suivante, il renouvelait sa performance en 72 heures 1' 22".

Eugène Beston. — 1^o Avons transmis à M. Picard. 2^o Ces boyaux sont en vente à l'« Auto », 10, faubourg Montmartre.

J'aime la chaleur. — Il est impossible de vous énumérer ici la liste de tous les vélodromes de France et d'Algérie. Adressez-vous à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière.

Bébert, Paris. — Les premiers Six-Jours d'après guerre courus à Paris furent organisés en 1920 et gagnés par l'équipe Egg-Serès.

Picy André. — Cette équipe n'a pas encore passé dans la galerie de « Match », mais nous espérons lui faire une place prochainement dans notre équipe football.

Groupe de sportifs fervents. — Nous ne pouvons intervenir dans cette question qui est du ressort du directeur de votre école.

Lecteur de « Match-Intran ». — Avons transmis à Paul Brocardo.

Sportif vierzonnais. — Paris-Caen aura lieu le 18 avril. Paris-Tours le 25. Le Circuit de Paris le 7 mai. Paris-Saint-Etienne le 16. Le Grand Prix Wolber, du 1^{er} au 6 juin. Paris-Limoges, le 27. Bordeaux-Paris aura lieu le 30 mai et les Championnats du monde du 21 au 29 août à Copenhague.

Fauré à Toulouse. — 1^o Abeglen a repris du service actif dans l'équipe de Sochaux. 2^o Le nombre de joueurs étrangers autorisés dans une équipe professionnelle est de 3 en Coupe de France et 5 en Championnat.

Un costaud. — 1^o Il vaut mieux faire cet exercice avant déjeuner. 2^o Le prix de l'édition « Soyons forts », par le Dr Ruffier est de 12 francs.

Future athlète. — Procurez-vous « La culture physique pour la jeune fille », (16 francs), à la Librairie de l'« Auto », 10, fg Montmartre, Paris.

Un fervent du football. — 1^o Hat-trick signifie réussir trois buts dans le même match. Ce terme est emprunté au cricket. 2^o Le tour de cette équipe est prochain.

Admirateur de Charpentier. — 1^o C'est en vainqueur que Charpentier termina l'an dernier le classique Paris-Evreux, devant Lemarié et Virel. 2^o Pompilio a gagné le Grand Prix de Saint-Denis, Paris-Breteil et le Grand Prix Boulogne-Billancourt. 3^o Guy Lapébie, qui remporta le Grand Prix amateur de Printemps, est le jeune frère de Roger Lapébie, le récent vainqueur de Paris-Nice.

Toto le remouleur. — 1^o Scharwath a joué au Racing Club de Paris et à Mulhouse. 2^o Gonzales est le nom de plusieurs joueurs qui opèrent au Red Star, à l'Excelsior de Roubaix et à l'Olympique de Marseille. 3^o Benouna joue au R.C. Sète. 4^o Ce joueur n'est pas de nationalité française. 5^o Duhist est Belge et Wozniak, Polonais. 6^o Ce n'est qu'une question de forme au moment de la sélection qui peut départager ces joueurs. 7^o Le Racing joue avec son maillot habituel lorsqu'il reçoit une équipe, mais lorsqu'il est en visite, il se peut qu'il change de maillot.

Ginette B... — Les couleurs de l'A.S. Cannes sont : blanc rayé rouge.

V. 12., Bernard Durand, Lili B. — Avons transmis.

Trois fervents du cross. — Toutes les épreuves éliminatoires des championnats de cross sont terminées.

Un admirateur de Nicolas. — 1^o Naturellement c'est un but valable. 2^o Des joueurs que vous nous indiquez, Bambridge est le meilleur.

Un lecteur flinois. — Fernand Mithouard figure au palmarès de Bordeaux-Paris.

C. B., Noyon. — Les renseignements que vous nous demandez nécessitent une colonne de notre journal, aussi nous ne pouvons vous les donner. Procurez-vous l'« Annuaire » de l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, Paris.

Deux admirateurs du Racing. — Ces deux joueurs feront partie de l'équipe de France dans le match à Stuttgart. 2^o Tout dépend de leur forme au moment de la sélection. 3^o Tous les joueurs étrangers peuvent se faire naturaliser Français, s'ils le désirent. 4^o Le titre de champion du monde professionnel est actuellement vacant.

Combra, Henri Ecker, Sarione, Dubille, Sourdoz. — Avons transmis.

Un groupe de sportifs de l'Eure. — Adressez-vous à la Ligue de Normandie de la F.F.A.

Un gars qui s'y connaît. — Avons fait suivre votre lettre à Emile Allais.

Un phénomène. — 1^o L'international Clavé est soldat à Agen. 2^o Il a été sélectionné une fois et joue au S.U. Agen. 3^o Il est célibataire.

Enragé de la pédale. — 1^o Les championnats du monde de cyclisme, qui se déroulèrent l'an dernier à Zurich, virent la victoire d'Antonin Magne, sur route, professionnels, et de Raynaud, en demi-fond, sur piste. 2^o Louis Gérardin ne put prendre que la seconde place dans le championnat de vitesse professionnels, derrière Scherens, tout comme notre représentant Georget en vitesse amateurs, qui ne put surpasser Van de Vliet.

Un garçon manqué. — 1^o Georges Verriest est professionnel. 2^o Bien entendu comme amateur. 3^o Un joueur de football professionnel peut exercer n'importe quel métier. 4^o Le Critérium National de la Route et Paris-Roubaix, le dimanche de Pâques. 5^o René Debenne a 22 ans.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 73 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

ACHILLE, aux pieds nickelés.

LE SPORT SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE

Le Championnat de Paris de football opposait, en finale, les équipes de Saint-Louis et de Sainte-Croix. Comme prévu, les représentants du lycée Saint-Louis, plus athlétiques, enlevèrent le titre. Certes, il fallut des prolongations, mais on peut dire que la victoire de Saint-Louis était méritée. Les élèves de M. Noulas l'emportèrent finalement par 4 buts à 3. Match serré, ardemment disputé, parfois même émouvant, où Sigrand, Vignes et Bonnefille, à Sainte-Croix, Bourlier, Sauer, Chamoreau, Lefeuvre, à Saint-Louis, se distinguèrent particulièrement.

Un mot, cependant, pour signaler que certains des joueurs en présence parurent assez éprouvés physiquement par les « prolongations ». Il ne faudrait tout de même pas que la pratique sportive donnât lieu à certains abus... Quand il s'agit de sujets jeunes et

insuffisamment entraînés, comme c'est en général le cas pour les scolaires, il y a lieu de faire très attention.

En basket-ball, il y a lieu de signaler la victoire, par 57 à 24, du lycée de Chambéry sur l'E.N. de Besançon, en un match comptant pour les quarts de finale du Championnat de France. Rapides, adroits, jouant avec un certain brio, les Savoyards firent une excellente impression.

Par ailleurs, citons Bordeaux, Strasbourg et Clermont-Ferrand qui eurent respectivement raison de La Rochelle, Douai et Nice.

En ce qui concerne le basket parisien, signalons que la finale de la Coupe de Stade se jouera, le 8 avril, entre les équipes de l'E. Américaine et de Voltaire, puisque ces deux établissements ont éliminé, cette semaine, l'E. N. d'Auteuil et Buffon. Ph. E.

BASKET BALL



STADE ROLAND-GARROS. — Demi-finale du Championnat de France de basket : C.A. Mulhouse-Olympique Lillois (32 à 23). — Un bel arrêt de la défense lilloise. On reconnaît de gauche à droite : Verhelt ; Hemmerlin (5) de dos ; Boël et Tirilmont, qui arrêtèrent un shot de Tondeur.

LES demi-finales du Championnat de France d'Excellence, qui ont été jouées dimanche, ont mis en présence quatre anciens détenteurs du titre.

Au stade Roland-Garros, le C.A. Mulhouse, supérieurement emmené par Tondeur, sur qui les ans ne paraissent avoir aucune prise, a éliminé l'Olympique Lillois par 32 points à 23.

C'est au cours de la première mi-temps que les Lillois perdirent leur match ; ils laissèrent les Alsaciens imposer leur jeu, ce qui leur valut d'être menés au repos par 19 à 9. En fin de partie, Fontaigne modifia son équipe et les Lillois marquèrent successivement 4 paniers sans que Mulhouse puisse réagir.

Il est possible que si les Lillois avaient, à la reprise, adopté la formation avec laquelle ils terminèrent leur match, le résultat eût été inversé, tout au moins l'écart eût été amoindri.

L'équipe mulhousienne mérite largement son succès. Hemmerlin, qui a lui seul totalisa 16 points, fut l'homme le plus adroit du match. Tondeur, qui annonce chaque année sa retraite, mais que l'on retrouve toujours pour notre grand plaisir, plus actif, plus ardent et plus efficace que jamais, sut doser à merveille les efforts de ses joueurs.

En lever de rideau de ce grand match, Championnet Sports, candidat au titre de division d'Honneur, et qui affrontera Agen en finale prochainement, démontra sa grande forme en battant le Racing par 28 à 15, malgré l'absence de deux de ses meilleurs éléments.

A Fontainebleau, pour la seconde demi-finale, le S.C.P.O., tenant du titre, accordait une revanche à l'A.S. Métro, finaliste l'an passé.

Les représentants du Métro triomphèrent par 30 à 26, grâce à l'avantage qu'ils s'assurèrent au cours de la première mi-temps, à l'issue de laquelle ils menaient par 18 à 6.

Le Métro a donc vengé son échec de la saison dernière et il affrontera le C.A. Mulhouse pour le titre.

Robert Ménager.

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAULT

PARIS



vêtements pour hommes et enfants

SOUS LA MARQUE DÉPOSÉE

Vestis

LES GRANDS MAGASINS

AU BON MARCHÉ

FABRIQUENT

DES VÊTEMENTS PRÊTS

A PORTER EXÉCUTÉS

DANS DES TISSUS DE

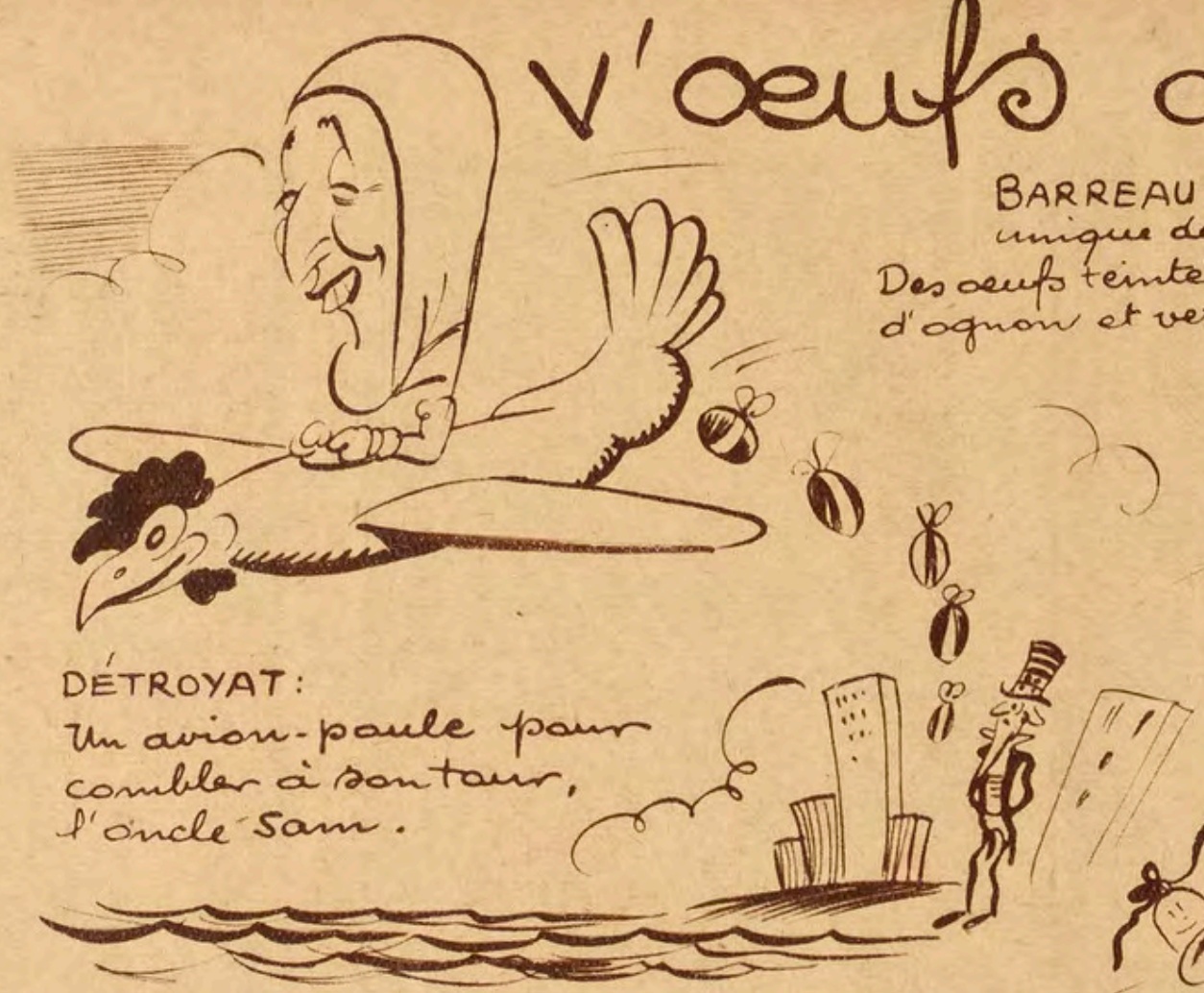
PREMIER CHOIX A DES

PRIX INCOMPARABLES

V'œufs de Pâques

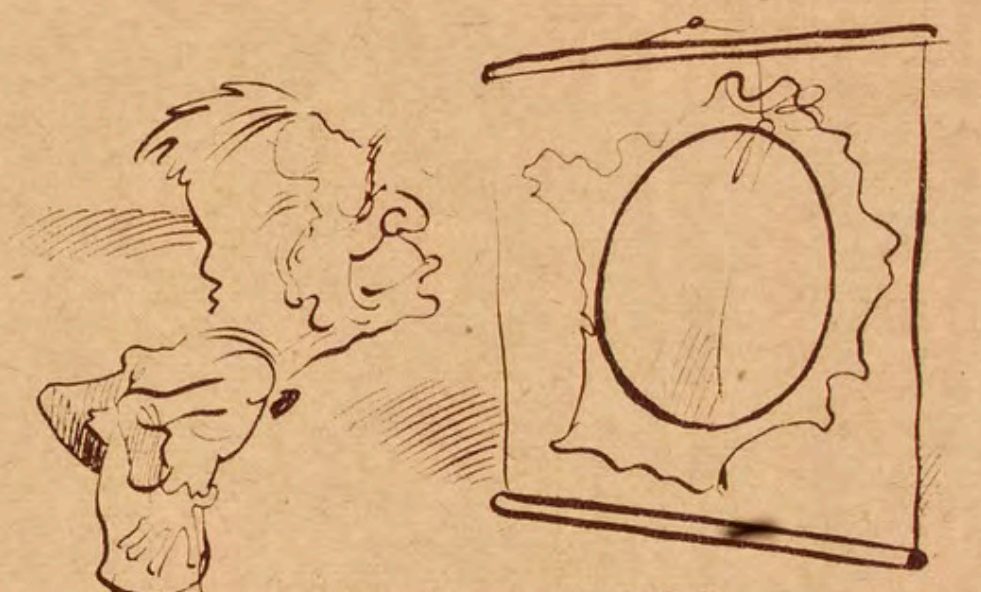
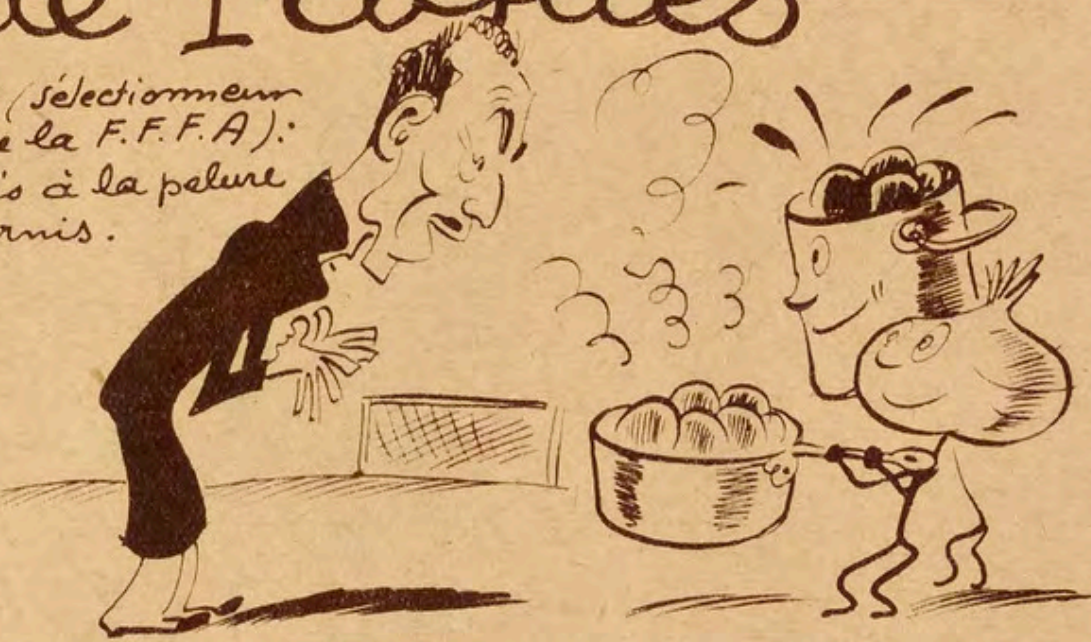


ALLAIS:
Des œufs à la neige.



DÉTROYAT:
Un avion-paule pour
combler à Santaur,
l'œuf Sam.

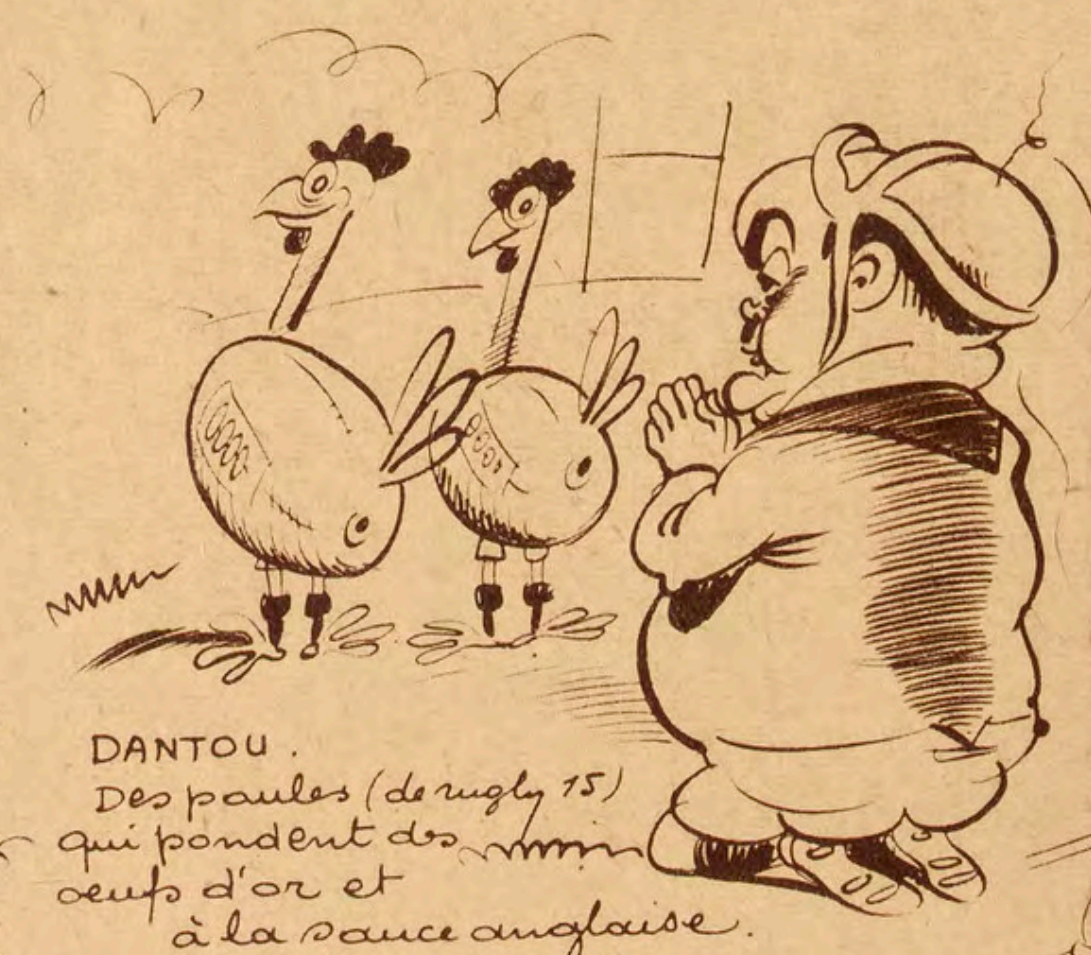
BARREAU (sélectionneur
unique de la F.F.F.A.):
Des œufs teintés à la pelure
d'oignon et vernis.



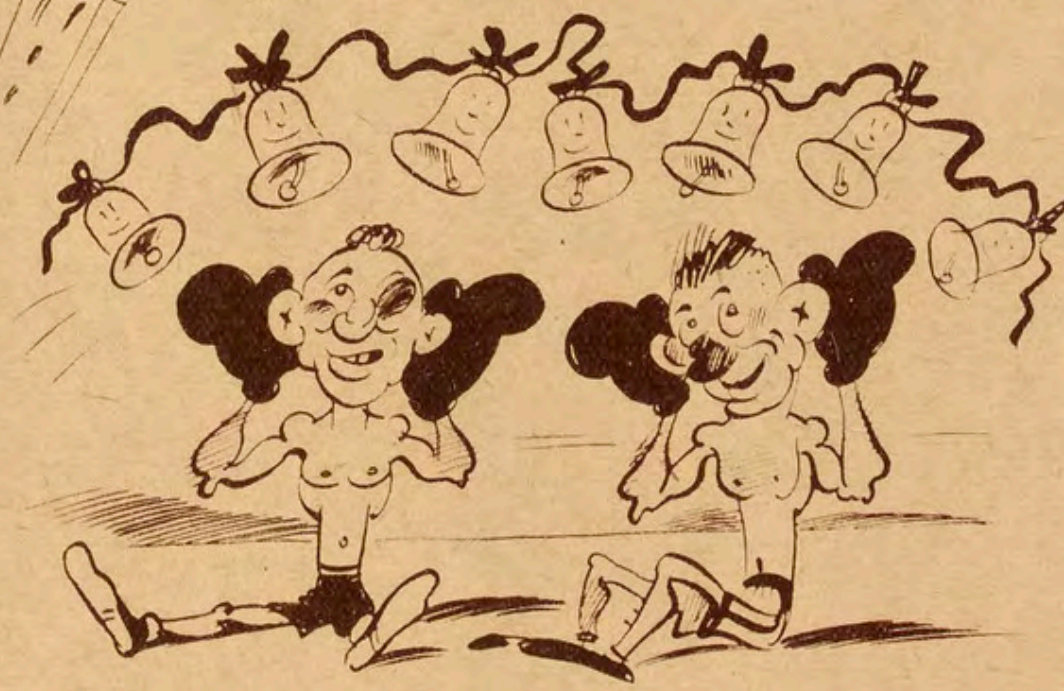
H. DESGRANGE:
Un Four de France
tout n'œuf.



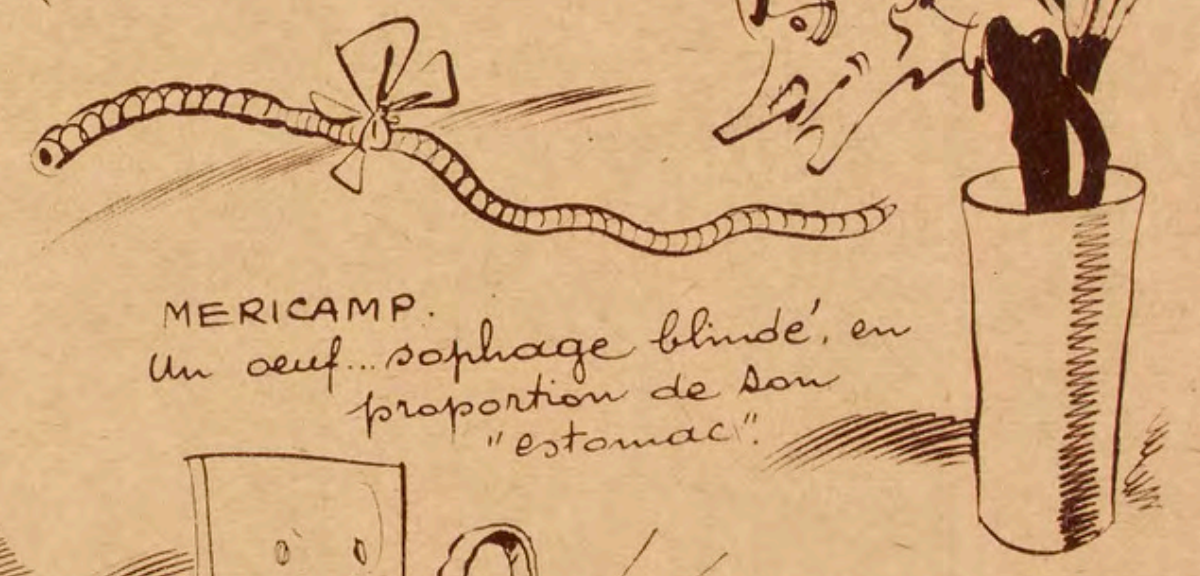
GALIA (Rugby 13):
13 œufs à la
daugaine.



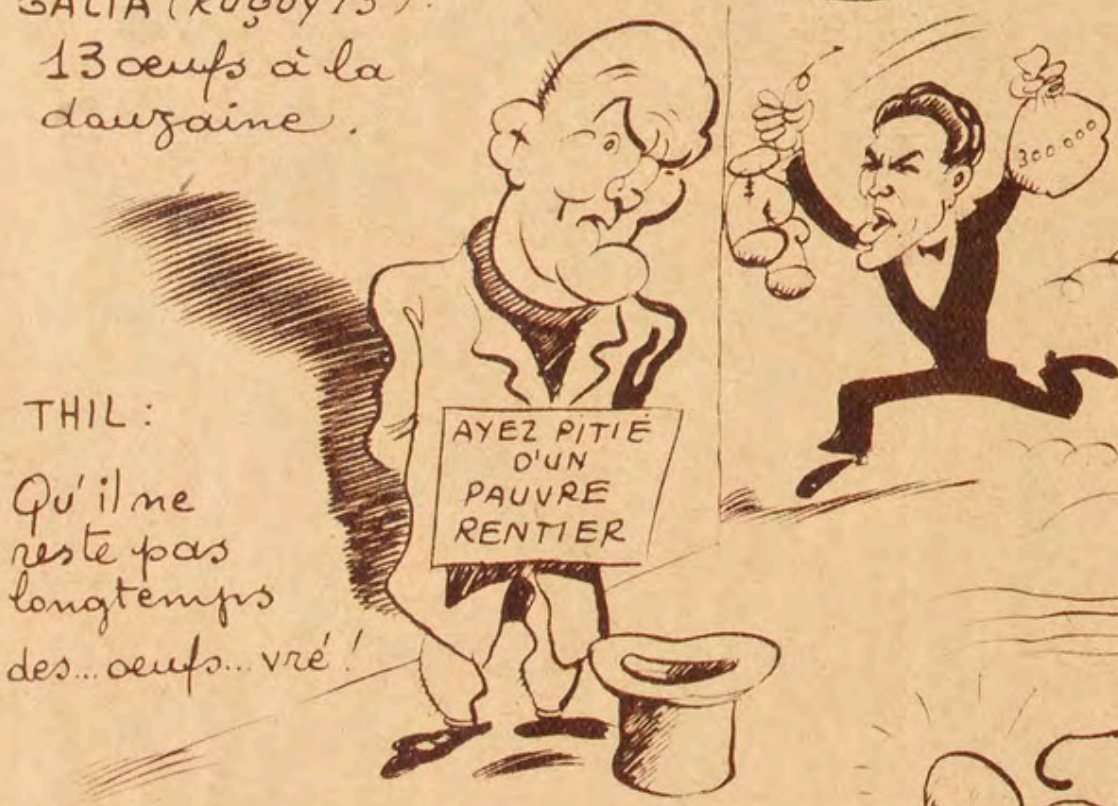
DANTOU:
Des paules (de rugby 15)
qui pondent des
œufs d'or et
à la sauce anglaise.



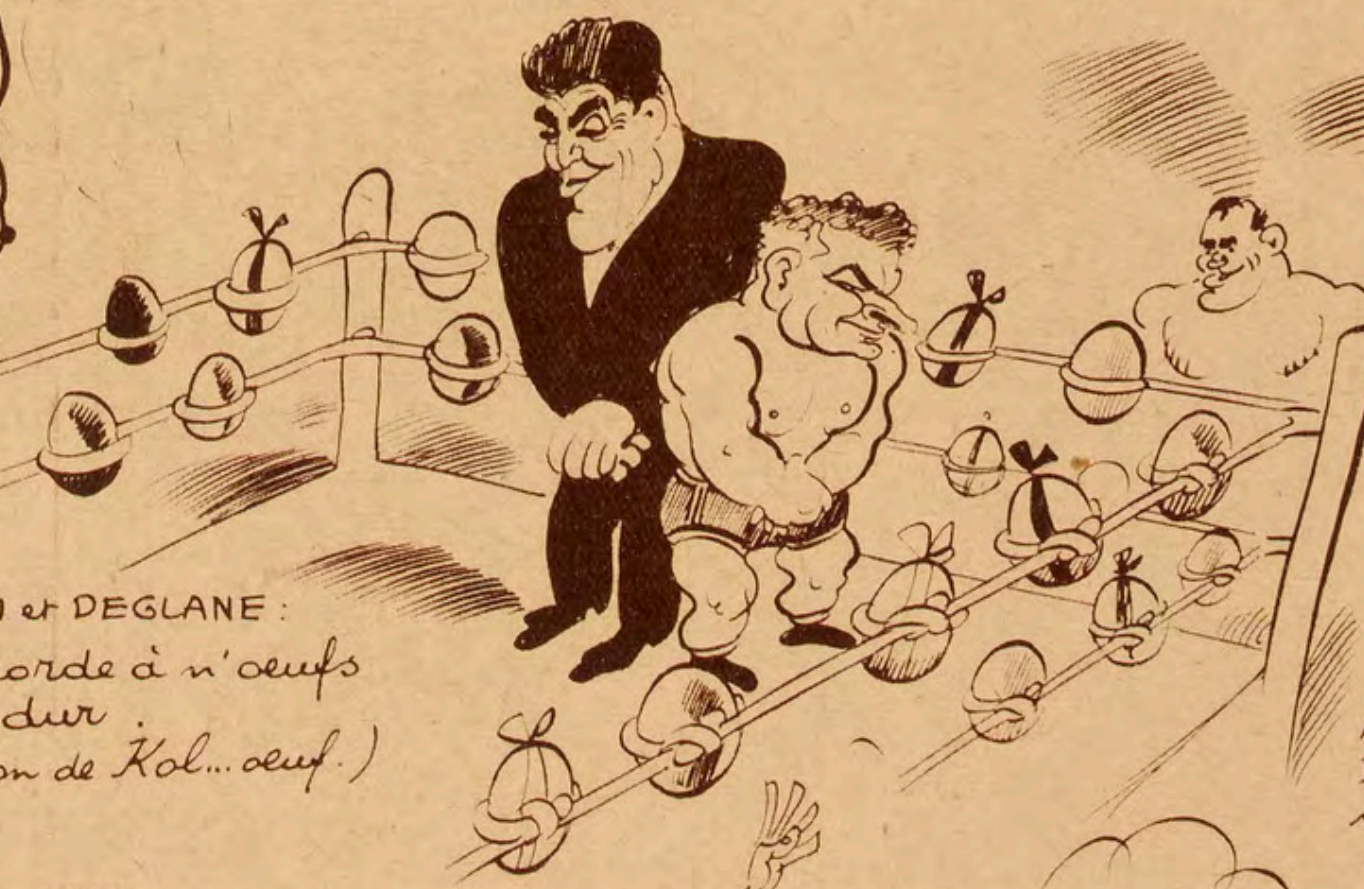
A TOUS LES BOXEURS:
De belles cloches.



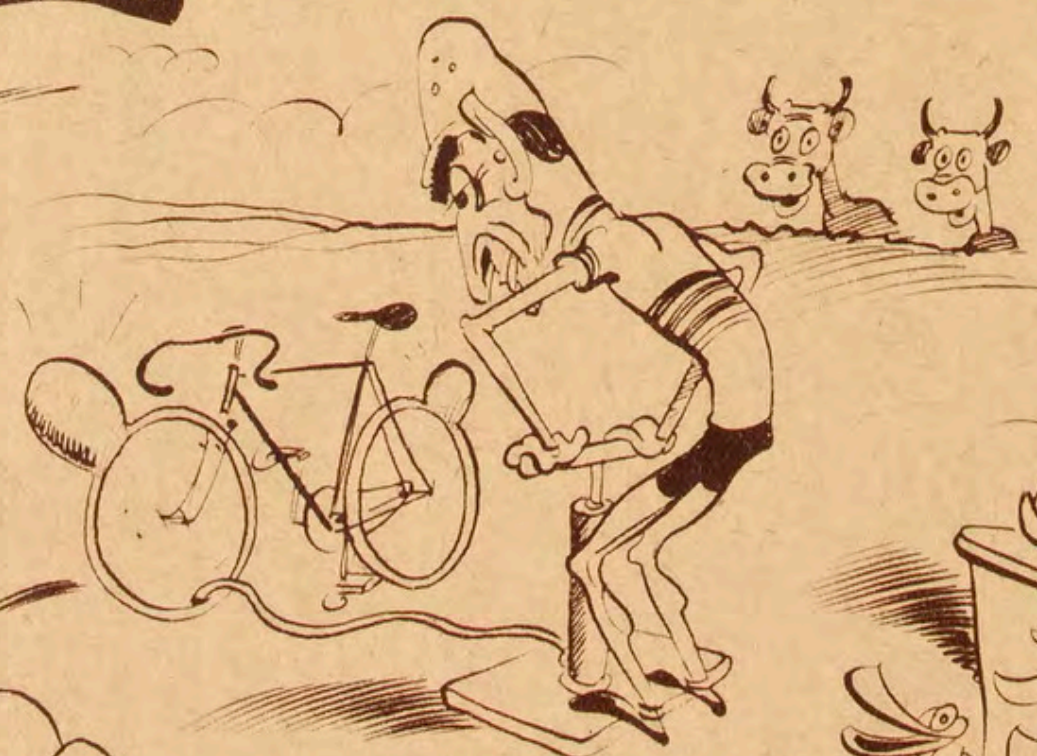
MERICAMP:
Un œuf... sophage blindé, en
proportion de son
"estomac".



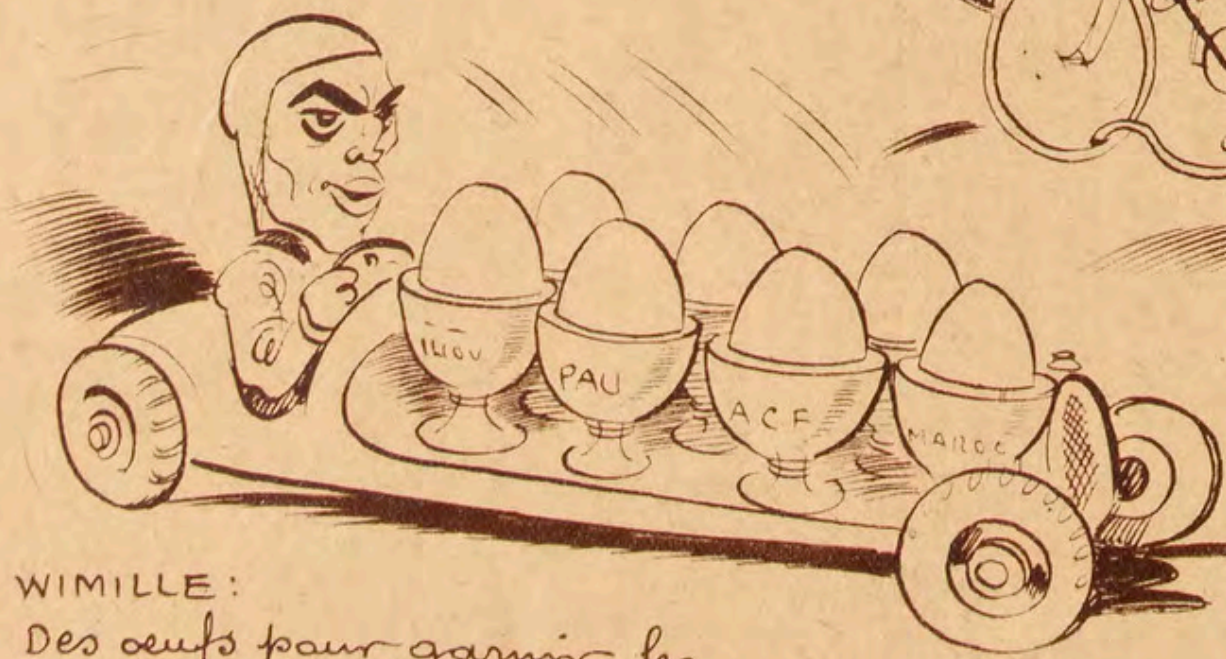
THIL:
Qu'il me
reste pas
longtemps
des... œufs... vré!



AUX BASKETTEURS:
Des œufs frais dans
un panier non percé.



PAOLI et DEGLANE:
Une corde à n'œufs
cuits dur
(don de Kol... œuf.)

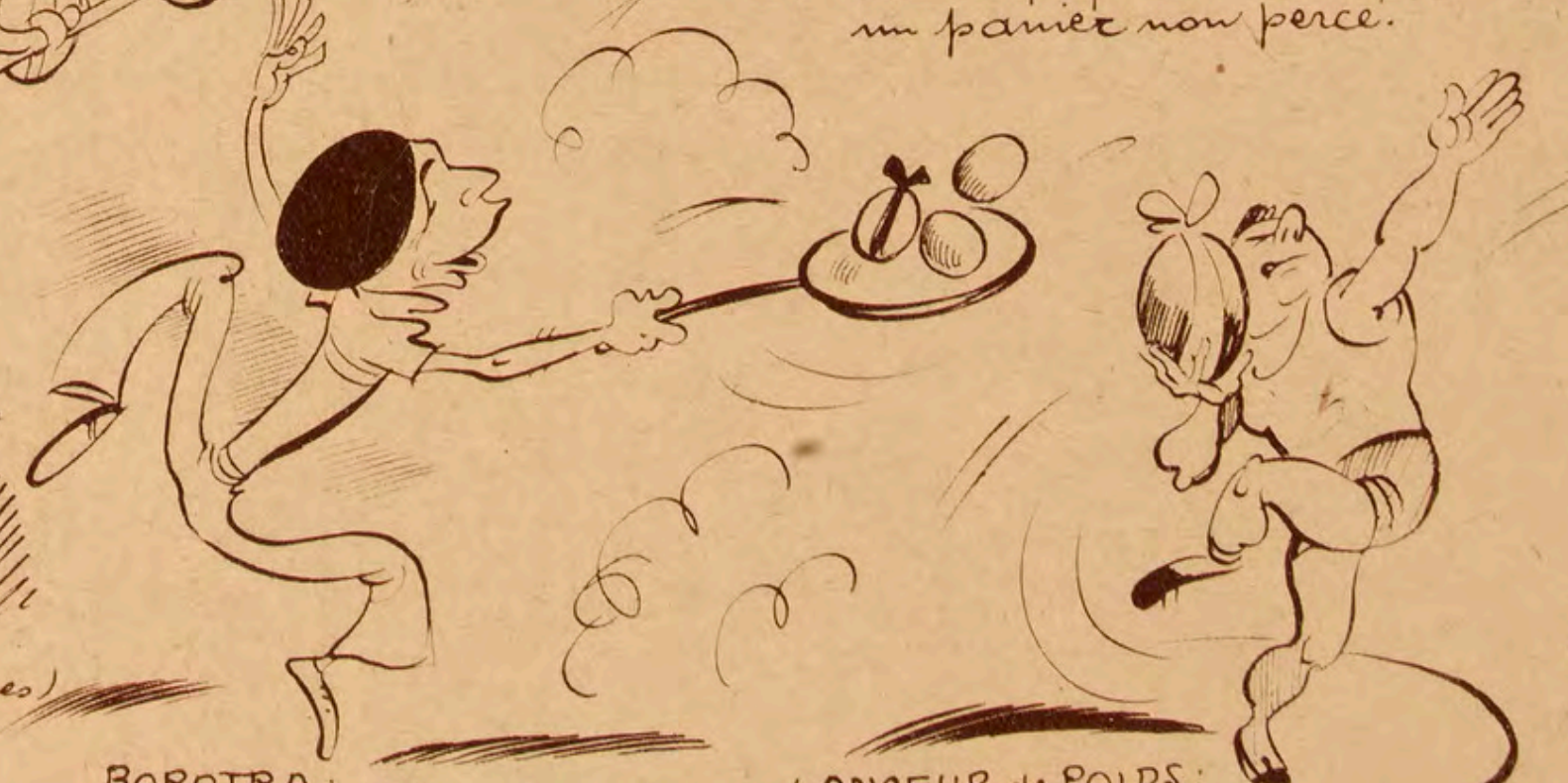


WIMILLE:
Des œufs pour garnir les
cocotiers qu'il a décroché.

TONIN:
Que tous
des boyaux
fassent
l'œuf!



JOURNALISTES SPORTIFS.
(de hauts plumes)
Beaucoup de coquilles
d'œufs de "canards".



BOROTRA:
Des œufs de conserve
à la poêle.

LANCEUR de POIDS:
Qu'il en lance d'œufs
à la fois

ELLOs

CYCLISME: TOUR DES FLANDRES - A BUFFALO



Le buste d'André Raynaud, que vient de terminer le sculpteur Georges Lattès, qui courut autrefois sous les couleurs du P.U.C.

André Raynaud, victime d'un accident mortel

ANDRÉ Raynaud s'est tué en course à Anvers, samedi soir. A la suite de l'éclatement d'un pneu, Raynaud n'a pu éviter la chute et c'a été l'affreuse collision avec un motocycliste qui entraînait l'un des concurrents de notre compatriote.

La nouvelle, connue à Paris au milieu de la soirée, a bouleversé les milieux sportifs. Qui n'aimait Raynaud ? Qui n'était sensible à sa franchise, à la cordialité de son accueil, à sa loyauté sportive ? Partout il n'avait que des amis et qu'on ne voit pas là un hommage banal, semblable à ceux qu'on s'accorde à faire en déplorant une disparition prématurée.

Depuis longtemps on estimait Raynaud à sa juste valeur, et bien des coureurs, adversaires du Limousin, ont pleuré en apprenant la fin tragique de leur camarade.

André Raynaud, rappelons-le pour la petite histoire sportive, avait été découvert par Paul Ruinat, auquel il apporta bientôt un premier titre officiel, celui de champion de France sur route des amateurs et indépendants. Mais la piste l'attirait. C'était là son destin... Il vint à elle tout jeune, disputant les matches poursuite alors en faveur au Vel' d'Hiv'. Il fut imbattable. Il souleva l'enthousiasme de la foule au cours de rencontres mémorables avec Linari, gagnant, de-ci, de-là, en compagnie de Dayen, des courses à l'américaine et des épreuves de Six-Jours.

Bien que la vie l'ait atrocement éprouvé en enlevant à son affection un être cher, Raynaud se reprit. Le demi-fond l'attira. Il lia son sort, bientôt, à celui de l'entraîneur Philippe qu'il n'allait plus quitter que pour entrer dans la mort, en pleine gloire, ayant successivement, au cours de l'été dernier, remporté les titres enviés de champion de France et de champion du monde.

Raynaud n'est plus...

Il est mort, comme Ganay, en pleine activité, fauché en pleine jeunesse, alors que l'avenir lui promettait une moisson de succès.

Et, devant sa tombe si brutalement et cruellement ouverte, nous tenons à dire encore toute l'admiration que nous avons pour lui.

Son souvenir ne nous quittera jamais.

F. L.

Le Tour des Flandres

Ce n'est pas un homme de Paris-Nice qui a gagné le Tour des Flandres. Michel d'Hooge l'a, en effet, emporté avec brio, battant au sprint Deltour et Hardiquet, en compagnie desquels, tout à la fin, il s'était échappé.

Comme à l'habitude, le Tour des Flandres a donné lieu à une bataille ardente, du départ à l'arrivée. Des premiers démarrages on ne tint guère compte ; cela devint sérieux lorsqu'à Renaix Félicien Vervaecke prit du champ, pour mener bientôt avec une minute d'avance sur le peloton. Mais il restait soixante-dix kilomètres à faire. C'était trop long pour Vervaecke... Il fut rejoint. Et lorsqu'à Alost, d'Hooge, Van Houtte, Hardiquet et Deltour s'échappèrent, nul ne réagit plus.

Van Houtte disparut sur la fin. Et les au-

tres, ne se quittant plus, augmentèrent nettement leur avance pour finir détachés. A l'enlèvement, d'Hooge allait être le plus rapide.

Le succès d'Hooge n'est pas une surprise. Sans doute ne l'avait-on pas vu dans Paris-Nice, mais on le savait en belle forme et il était le favori de beaucoup. Et il n'en restera très vraisemblablement pas là, de même que Deltour, très remarqué durant la Course au Soleil, et Hardiquet, toujours en forme, au début de saison.

A Buffalo

POUR une surprise, c'est une surprise. Fort agréable, d'ailleurs... Car en battant Gérardin et Fauchaux, en finale du Critérium National de vitesse, hier, à Buffalo, Jézo a prouvé qu'il faudrait encore compter avec lui sur les pistes de plein air, où il est plus à l'aise qu'au Vel' d'Hiv'.

Fauchaux, de son côté, s'est réveillé en battant Chaillot en demi-finale. Jézo s'étant chargé, lui, d'éliminer Michard, un peu trop confiant, et qui se vengea en enlevant facilement la finale des seconds.

Jézo, partant en tête à chaque fois, fit grosse impression, et ce succès doit lui donner la confiance qui lui manque encore.

En demi-fond, c'est Charles Lacquehay qui prit le meilleur.

Il remporta deux manches sur trois, Blanc-Garin enlevant l'autre pour prendre la seconde place au classement général. Georges Wambst ne parut pas être dans un bon jour.

Mais les stayers se retrouveront si souvent, cet été, sur la piste de Buffalo, que les battus de la réunion d'ouverture peuvent espérer prendre leur revanche bientôt.

F. L.



Une attaque d'Arthur Sérès, entraîné par son père, sur Georges Wambst.



VELODROME BUFFALO. — Avant le départ de la première manche du Critérium National de demi-fond, les stayers posent devant l'objectif. De gauche à droite : Lacquehay, Arthur Sérès, Blanc-Garin, Georges Wambst, Grassin et Minardi.

RUGBY

LES quarts de finale sont joués et ont vu l'élimination du champion de France, le R.C. Narbonnais, et de la Section Paloise que beaucoup considéraient il y a encore un mois comme l'outsider de l'épreuve en cours. Ce qu'il y a de typique, c'est qu'ils ont mordu tous deux la poussière devant les deux représentants du Lyonnais en ces quarts de finale. Vienne, tout comme le Lyon O.U., avait eu un départ de saison foudroyant, puis s'était subitement affaïssée en mi-saison, comme cela arrive dans les grandes équipes qui, rénovant leurs cadres, infusent à haute dose un sang jeune et nouveau dans leur formation.

Cette défaillance surmontée et la fougue des jeunes ayant été canalisée et dirigée avec doigté, les deux grands clubs du Lyonnais se présentent au seuil des ultimes rencontres en pleine forme au point de vue du jeu d'équipe, en raison de la parfaite condition physique des joueurs. En tout cas, voilà vraiment deux outsiders qui sont encore capables de nous étonner.

La victoire de Montferrand sur Carcassonne (6 à 5) était généralement prévue, et cependant nous nous demandons si les Carcassonnais ne doivent pas regretter aujourd'hui d'avoir sacrifié toute une mi-tempête à ce jeu de championnat qui, s'il leur amena de fort jolis succès, leur causa en revanche pas mal de déboires. En tout cas, dimanche, l'intrusion de Sylvain Bès à l'ouverture et les résultats obtenus à partir de ce moment-là, où l'on ouvrit à outrance, nous permettent de croire que Carcassonne a commis une erreur tactique qui a brisé net son ascension.

Autre succès prévu que celui de Perpignan sur Grenoble (3 à 0), mais on l'aurait cru plus net, alors que jusqu'à l'ultime minute le résultat resta incertain.

On peut appliquer à Grenoble le raisonnement que nous tenons plus haut pour les clubs du Lyonnais ; ce redressement des clubs représentant deux comités voisins n'est-il pas symptomatique ?

E. D.

LE CHAMPIONNAT DE FRANCE CYCLO-PÉDESTRE



CHAMPIONNAT DE FRANCE DE CROSS CYCLO-PEDESTRE. — Peu après le départ, Paul Chocque et Peuziat ont pris la tête de la course.

PAR un beau dimanche, le championnat de France de cross cyclo-pédestre a été couru entre deux averse, deux solides averse, nettement locales.

Mais la course ne donna lieu, en somme, à aucune surprise. La victoire de Peuziat ne peut être, en effet, une surprise, et Oubron finit si près de Peuziat qu'il a un mérite égal. Il aurait peut-être gagné s'il avait été plus heureux au second passage dans les rochers Saint-Germain. Par ailleurs, Vaast était troisième après un retour magnifique, et Paul Chocque quatrième après une chute. Résultat qui eût pu changer, on le voit, si la chance n'avait joué le rôle qu'elle joue d'ailleurs dans toute compétition sportive.

Rognat, de Guise, était cinquième, et Bergerieux sixième. Ce dernier était un des favoris de l'épreuve. Une glissade, un choc, le moindre incident, en faisant perdre quelques secondes à un concurrent, intervertit l'ordre d'un classement.

Paris, dans l'ensemble, l'a emporté, mais la province s'est fort bien défendue. Le but cherché était atteint.

On a dit de l'épreuve organisée par l'U.V.F. et patronnée par *L'Intran* et *Match* qu'elle était courue trop tard et que ce lui valut, cette année, la concurrence sérieuse d'une grande course classique : le Critérium de *Paris-Soir*. Concurrence, certes, mais qui laissa encore une large part de succès au championnat de cross. Le grief formulé n'en est pas moins valable. C'est ce qu'a pensé l'U.V.F. dont le président de la Commission sportive, M. Achille Legros, nous a dit qu'il entraînait dans les intentions du Comité directeur de la Fédération d'avancer de deux ou trois semaines la date du championnat annuel. Fin février conviendrait peut-être mieux. A moins que le constant avancement de la saison routière n'amène les organisateurs de courses sur route à demander des dates empiétant sur ce que l'on appelle la saison hivernale — celle qui précède Pâques assez exactement. Dans ce cas, l'U.V.F. devrait aviser. Elle n'y manquera pas.



En cyclo-cross, tout n'est pas facile... Et ce concurrent s'en rend compte...



Devançant Oubron, G. Peuziat coupe la ligne d'arrivée en vainqueur...



Et il est aussitôt porté en triomphe par d'ardents supporters, après avoir enfilé le maillot tricolore.

Paul Chocque avait eu à défendre son titre. Et l'U.V.F., en le lui demandant, faisait de lui, implicitement, un qualifié pour le championnat de France sur route, puisque le gagnant du Critérium de *Paris-Soir* de l'an dernier ne pouvait le courir cette année. Le titre d'abord. Et c'est normal, il faut bien le dire.

Paul Chocque a été battu. Il a remarquablement couru. Il aurait pu gagner. Mais ceux qui le précédèrent méritaient, eux aussi, et pouvaient d'ailleurs cueillir aussi la première place. Aucun regret à formuler. Nous avons vu les meilleurs en tête du classement. Tout est bien.

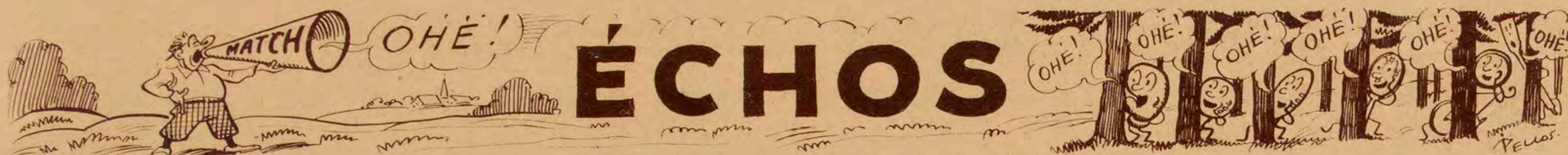
Ce qui est mal, ce qu'il faut blâmer sans réserve, condamner s'il était possible, c'est le geste de ceux qui placèrent sur le parcours des bouts de planches hérissés de clous, fixés en terre par deux solides piquets et dissimulés par des touffes d'herbe. On ne comprend pas. Ce geste s'apparente à celui qui fait jeter, sur une piste, des semailles qui provoquent des crevaisons. Geste criminel — le terrible accident qui provoqua la mort de notre grand, de notre bon Raynaud dit assez ce que peut être une crevaillon. Rien ne peut expliquer la lâcheté de pareils attentats. Rien ne peut, hélas ! le condamner car les coupables, on s'en doute, demeurent introuvables. Que ceux qui n'aiment pas le sport ne soient jamais tentés d'assister à une manifestation sportive, c'est normal. Mais qu'ils attendent à la vie des sportifs en utilisant des moyens nettement criminels, c'est ce qui apparaît franchement intolérable. Qu'ils se disent que s'ils étaient surpris dans l'accomplissement de leur vilaine action il leur en coûterait assez cher. Mais ils ne se le diront pas, car ils ont peut-être un semblant d'excuse : ils ne comprennent pas.

René Bierre.

ABONNEMENTS

PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE

1 an : 38 fr. — 6 mois : 20 fr. — 3 mois : 11 fr.



LES PIEDS DANS LE PLAT

Ainsi Thil, inconstant et fugace, revient sans plus attendre à ses premières et violentes amours.

Les goujons peuvent dormir sur leurs deux oreilles. L'hameçon du champion du monde a pris la place des mitaines qu'en un geste ostentatoire et prématuré, notre ami Marcel avait accrochées à la suspension de sa salle à manger. La pêche à la ligne est renvoyée aux calendes.

La chasse au zupperkutt est ouverte à nouveau. Cet animal est assez dangereux. Pas autant que le tigre royal, mais beaucoup plus que le buffle d'Afrique.

Une espèce, originaire du Canada, est particulièrement vicieuse. Elle charge les cornes basses, et quand elle a bu d'un certain suc produit par un arbre que les Américains appellent doping, le zupperkutt canadien voit ses notions anatomiques s'estomper et te vous en corne le gros orteil ou toute autre partie du corps au-dessous de la ceinture en te vous jurant que c'est le foie — dont il est spécialement friand — qu'il visait.

Reste à savoir comment et pourquoi, à la suite de quelles spéculations philosophiques ou autres, notre as des pugilistiques est revenu sur une décision proclamée définitive, irrévocable et infrangible ?

Alex Taitard, manager et beau-père, pas plus que Jeff Dickson, promoteur et ami, n'avait réussi dans cette entreprise surhumaine de faire changer d'avis à un Marcel spécialement têtu.

C'est alors qu'un esprit ingénieux et fort bien inspiré s'est avisé de réclamer l'auguste intervention d'un personnage considérable : d'un ancien ministre de la Marine qui faillit même certain jour devenir président du Conseil : de M. Piétri.

M. Piétri, de bonne intention et pour la gloire suprême du muscle français (fermez le ban !) a fait comparaître l'ancien matelot devant son tribunal et lui a expliqué dans un langage choisi que le cimetière marin ne devait pas accueillir si tôt la carcasse non démantelée de l'ex-matafi, devenu roi des rois des poids moyens.

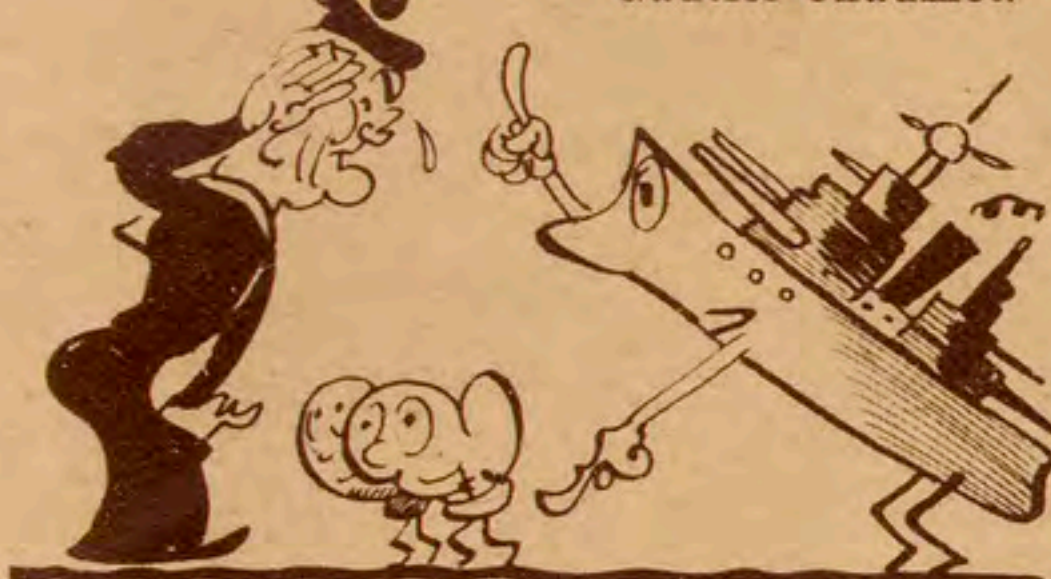
Marcel fera donc sa réapparition sur le ring, et nous en voilà fort aises.

« Ce sera, dit Thil, la dernière... » Nous verrons bien... M. Albert Lebrun ne s'est pas encore mêlé de la chose pugilistique. Il y pourrait venir. Et, dans ce cas, n'est-ce pas ?

On dit aussi qu'en septembre analyse, si la situation s'aggravait à nouveau, Jeff Dickson, sujet américain, réclamerait l'appui de M. Roosevelt et, éventuellement, à Rome, une encyclique...

Mais nous n'en sommes, fort heusement, pas encore là.

Gautier-Chaumet.



SIGNE DES TEMPS...

On vient de jouer, dans un grand concert, une Symphonie en l'honneur du muscle

SIGNALONS aux amis de l'éducation physique et sportive un fait nouveau prouvant l'intérêt porté maintenant aux choses athlétiques par une élite intellectuelle qui, jadis, les ignorait ou s'en détournait : un compositeur de grande classe a puisé son inspiration dans le magnifique spectacle d'une virtuosité musculaire.

A l'un des récents programmes de l'Association des Concerts Padeloup, figurait un Poème symphonique en deux parties pour quatuor de saxophones et grand orchestre, écrit par Pierre Vellones à la gloire du jongleur Enrico Rastelli, dont le talent prodigieux a émerveillé le monde.

Puissante fresque musicale évocatrice et pathétique composée de thèmes épiques qui suivent les phases de la courte vie de l'inégalable vélocimane équilibriste : l'enfance avec ses premières ébauches dans le cirque forain du père ; l'entraînement patient, acharné, fibre par fibre, durant l'adolescence, d'un organisme superbement doué, jusqu'à la réussite parfaite, unique ; la mort, enfin, qui vint casser brusquement ce merveilleux mécanisme, événement dramatique qui émeut encore ceux qui eurent la joie de contempler l'illustre artiste...

Les admirables athlètes que sont les acrobates de cirque ont donné l'élan. Entendons-nous bientôt un quatuor Coupe Davis ou un opéra Olympique ?



JEROME CAVALLI L'A ECHAPPE BELLE

L'EXCELLENT pilote d'acrobatie et d'essais, Jérôme Cavalli, vient de donner une preuve de plus de sa maîtrise dans des conditions dramatiques. Il doit à sa surprenante précision dans l'art du pilotage d'avoir évité un accident mortel dont les péripéties furent particulièrement mouvementées.

Cet après-midi, un vent furieux soufflait sur Orly. Cavalli essayait un Gourdon-Lesieur (Jupiter) qui sortait du montage, et on lui avait demandé de faire quelques acrobaties pour les gosses de l'aviation populaire.

A peine avait-il décollé son zinc que la partie droite de son train d'atterrissage se détachait et pendait dans le vide.

Cavalli, qui ne se doutait de rien, se mettait en vrille, en looping, en tonneau avec sa science habituelle, et c'était quelque chose de particulièrement tragique que de assister à la démonstration de cette merveilleuse aisance du pilote sachant qu'il avait peut-être 90 probabilités sur 100 de se tuer quelques minutes plus tard.

Un avion décolla aussitôt (pilote par Grandjean) avec, à son bord, un mécanicien qui tenait dans la main une roue pour signaler au pilote, selon l'usage, qu'il avait à atterrir sur une seule roue.

Cavalli comprend le signal, abandonne de la hauteur. Le sol monte vers lui. L'angoisse grandit. Avec tout ce vent au sol et une roue unique, nous nous demandons anxieusement combien de secondes il lui reste à vivre.

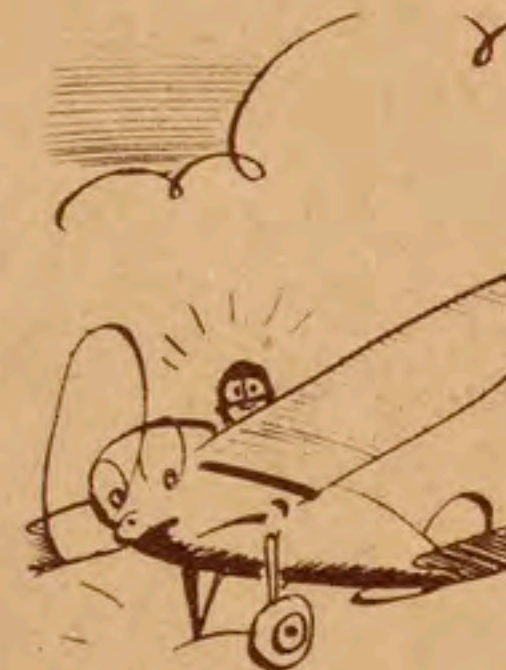
Et ce fut à ce moment que se passa une de ces choses admirables qui sont des faits quotidiens dans l'aviation, surtout dans l'aviation d'essais : Cavalli atterrit doucement, penchant légèrement sur sa roue gauche, redressant instantanément après un léger « cheval de bons », l'appareil s'incline sans même se mettre en pylône comme on le craignait, et s'arrête normalement, avec à peine deux petites nervures cassées.

Un tel atterrissage, dans de telles conditions, a été quelque chose de magnifique, de splendide.

Après avoir admiré comme il convient des exploits illustres, nous sommes heureux de rendre cet hommage à un pilote pour un exploit obscur et, sans doute, plus périlleux et plus difficile, prouvant davantage une science merveilleuse du pilotage que certains de ceux qui conquirent un retentissement mondial.

Quand même, nous avons eu chaud... malgré le vent !

Jusqu'au père Bouclon, le patron de la poterie, qui a payé le champagne !...



UN PRIX... ORIGINAL

JEAN ASSOLANT, l'aviateur transatlantique, n'est pas seulement un pilote hors classe : il est également excellent cavalier.

Entre deux transports de courrier de Tananarive à Broken Hill, il monte ses quatre chevaux et ne manque aucune occasion de vivre dans le monde du cheval. Récemment, il prit part au concours hippique de Tananarive et s'y classa fort honorablement. Après la compétition, le président du jury lui remit son prix : une enveloppe contenant un bon pour un baptême de l'air !



UNE EXPLICATION PEU BANALE...

A l'instar du rugby professionnel, le catch connaît une très grande vogue à Bordeaux, et c'est toujours devant une salle archi-comble que se déroulent les réunions mensuelles organisées par l'ancien champion de France Argotte. Un de nos amis nous a expliqué le motif d'un pareil succès :

« Depuis que le rugby à 13 a conquis Bordeaux, les fervents du rugby à 15 n'ont plus rien à se mettre sous la dent ; or, ils retrouvent dans le catch certaines prises qui faisaient le « charme » du rugby orthodoxe... Et c'est pourquoi, délaissant le rugby pour « fillettes » (sic), ils se régalaient au spectacle que leur offrent les Deglane, Rigoulot ou Dan Kolloff, et qui leur rappellent certaines mêlées et touches courtes des temps « héroïques » du rugby 15 ! »

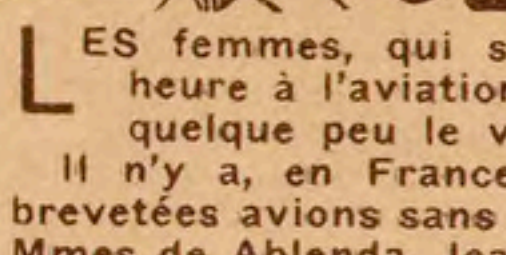
Entre nous, notre ami exagère, n'est-ce pas ?

HUMOUR PUGILISTIQUE

ECOUTE ! murmurait le manager à son poulain. Boze-moi ce gars-là à distance : direct du gauche et fliche le camp. Alors, tends ton gauche et ne lui donne aucune chance de passer sa droite. Il va essayer de l'imposer le corps à corps, mais ne marche pas ou tu vas prendre sa droite au menton.

— J'ai compris, répondit le boxeur. Je vais faire ce que vous m'avez dit, mais s'il me passe tout de même une droite, qu'est-ce que je dois faire ?

— Rien ! répondit alors le manager. L'arbitre et moi te porterons jusqu'à ton coin !



FEMMES OISEAUX

LES femmes, qui sont venues de bonne heure à l'aviation, semblaient dédaigner quelque peu le vol sans moteur.

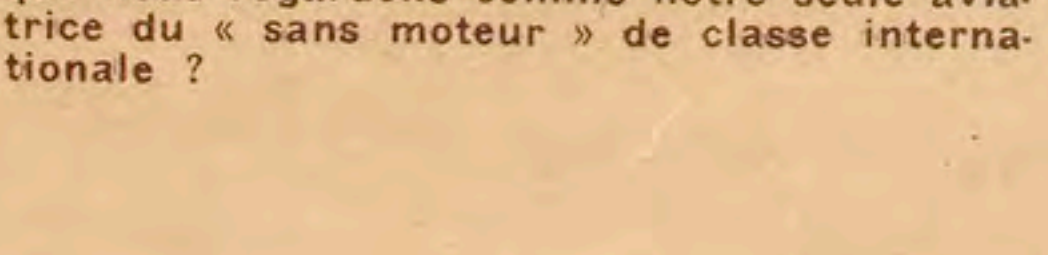
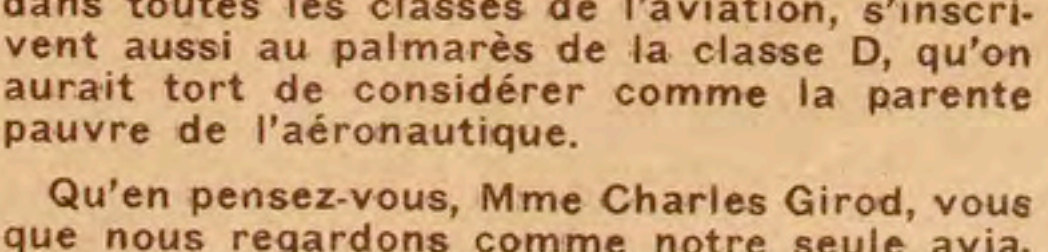
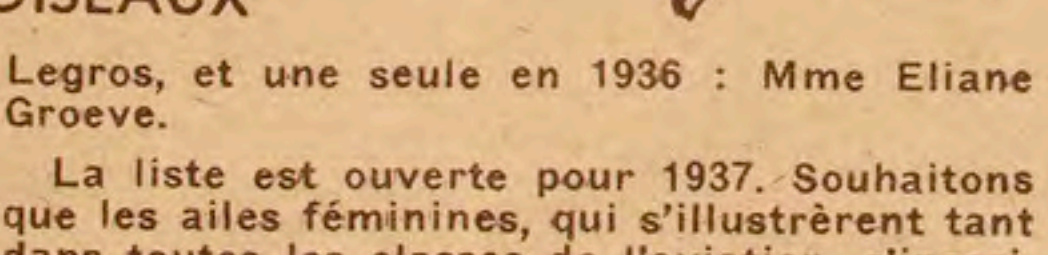
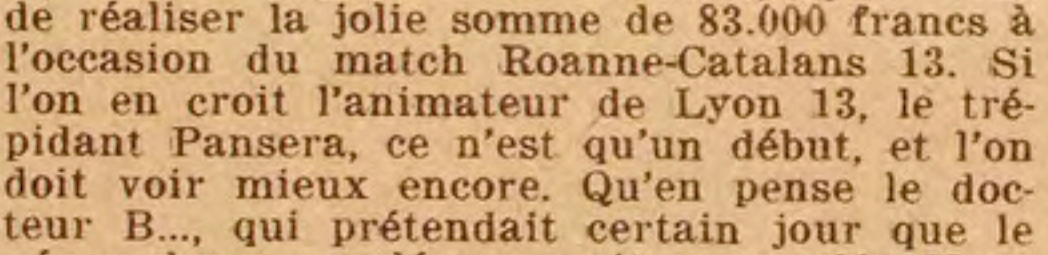
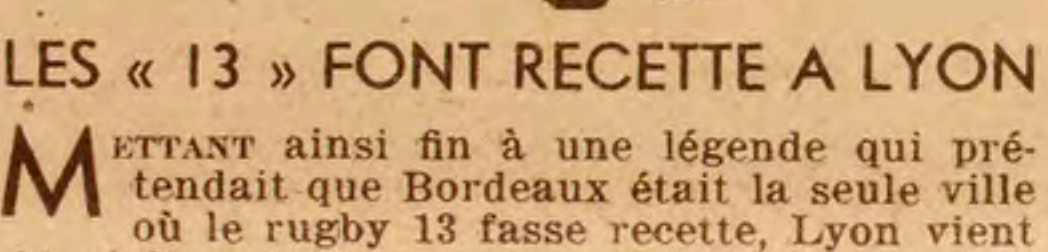
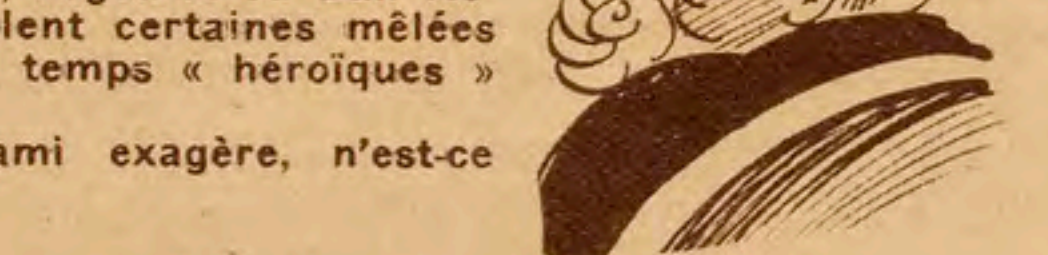
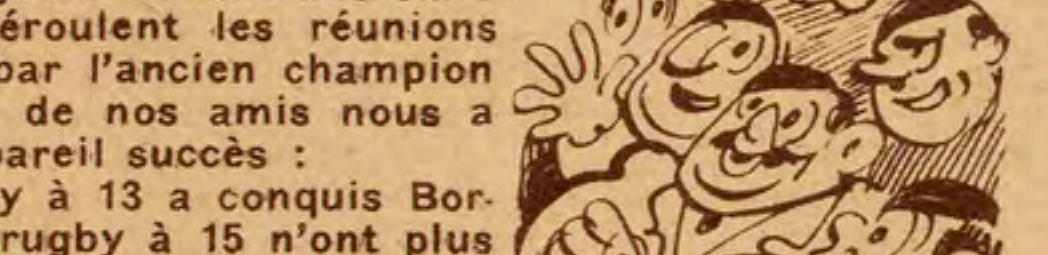
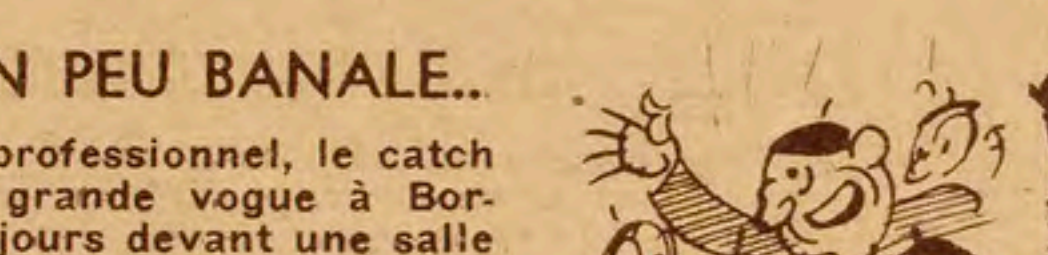
Il n'y a, en France, que onze aviatrices brevetées avions sans moteur. Trois en 1931 : Mmes de Ablenda, Jeanne Janin et Girod, qui est la plus douée de toutes ; pas une en 1932 ; deux en 1933 : Mmes Christiane Sertin et Edmée Jacob, devenue depuis Mme Jarland et chef de propagande de la Ligue aéronautique de France ; trois en 1934 : Mmes Renée Gardin, Rohifs et Margaret Kronfeld ; deux en 1935 : Mlles Guillaume et

LA GLOIRE !

La fameuse joueuse de tennis Helen Wills, devenue Mme Moody, vient de poser pour un de ses amis, le sculpteur Edward Mc Carten. L'œuvre de Mc Carten vient d'être achetée par le gouvernement des Etats-Unis, qui va l'utiliser pour la décoration du building de l'Interstate Commerce à Washington.

Et Mme Moody de dire :

« Je suis honteuse d'avouer que je ne suis jamais allée au Capitole... mais enfin j'y ai maintenant mon effigie en pierre ! »



Changez de disque...

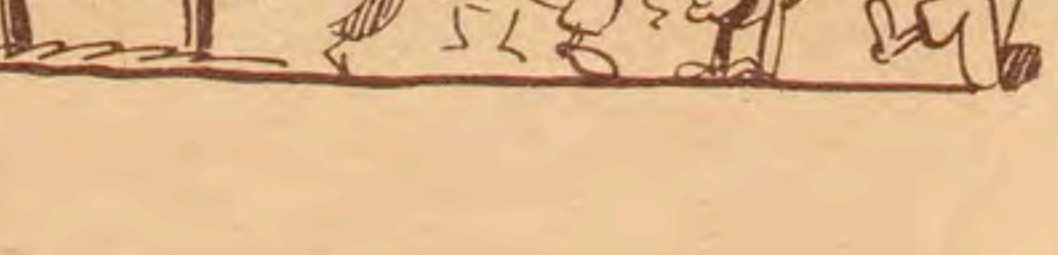
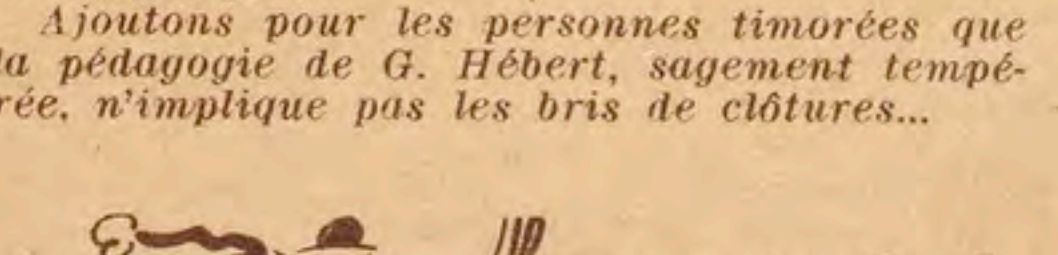
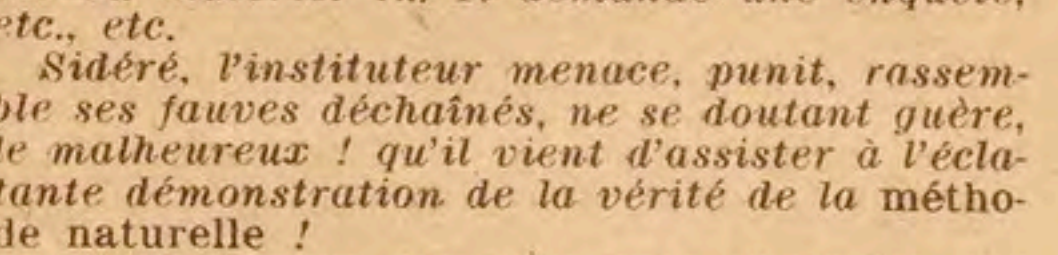
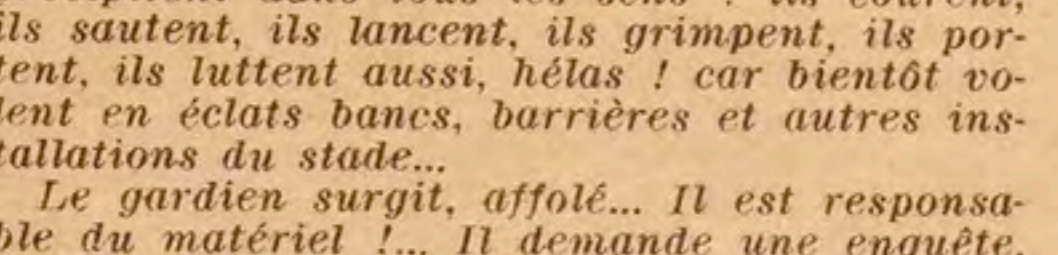
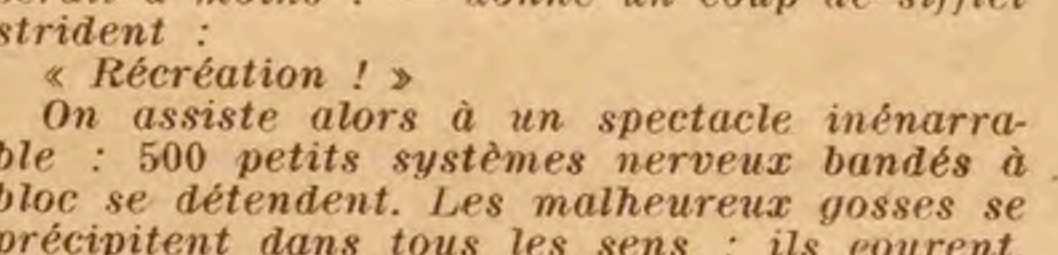
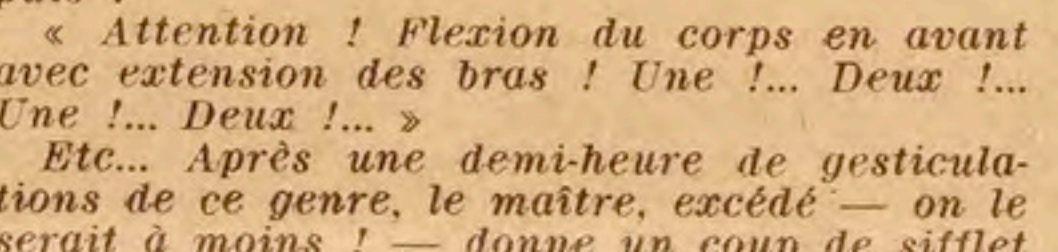
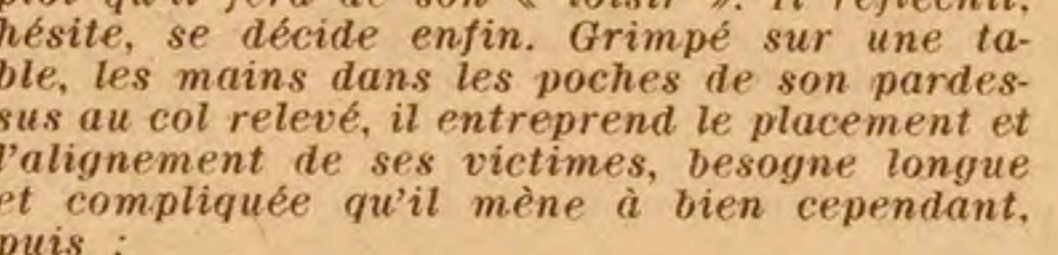
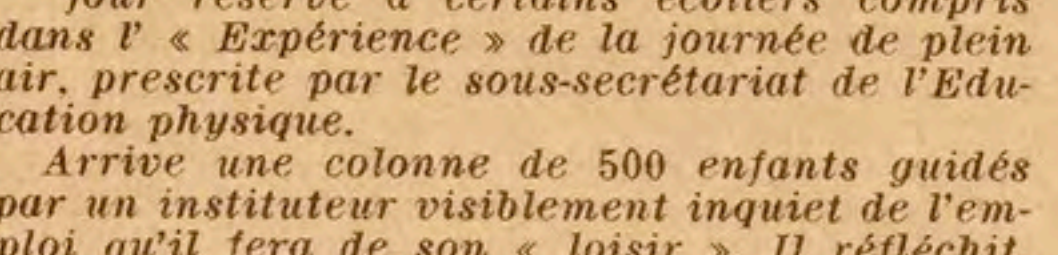
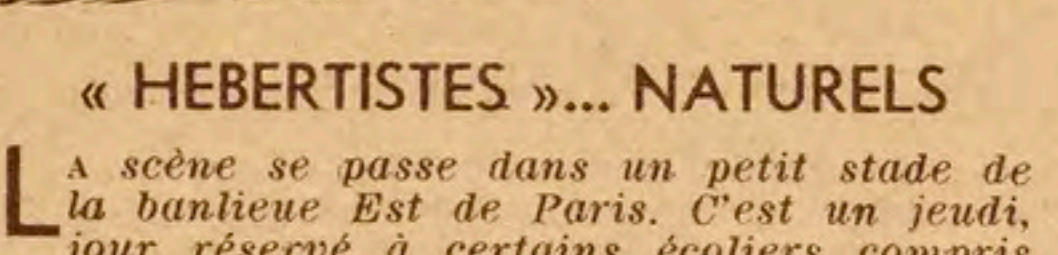
Les pistards se plaignent. Ils se plaignent de l'intrusion dans leurs rangs — des rangs assez clairsemés — des routiers, qui travaillent plus qu'eux sur les pistes qui leur semblent réservées. Les pistards n'ont peut-être pas tort. Mais il ne font peut-être pas assez appel à la raison. Un raisonnement fort simple devrait les amener à penser que si l'on emploie sur piste des routiers, c'est que les routiers donnent satisfaction au public. Et si les routiers peuvent donner, sur piste, complète satisfaction à ce public, c'est que la route leur laisse des moyens suffisants pour figurer utilement sur la piste. Soyons clairs : les géants de la route, ceux des Tours de France aux longues étapes de jadis, sont devenus des routiers paisibles, qui ont à fournir une tâche normale. En dehors des routes offertes — et qui sont de véritables pistes — des améliorations techniques apportées au vélo, le changement de vitesse étant la plus importante — et de loin — on leur offre un Tour de France en tout petits morceaux, en dix-huit tranches. Pour reprendre l'argument que formulait la semaine dernière, dans ces colonnes, Jean Antoine, on en arrivera à faire grimper les grands cols par étapes : ravitaillement et repos à tous les patiers.

Les routiers ont donc, généralement, une tâche assez facile. Ils la réalisent rapidement, à quarante à l'heure ; lorsqu'ils sont appelés à courir sur piste, ils réalisent leur tâche un peu plus rapidement ; c'est tout. Elle est même assez facile, cette tâche des routiers, pour que des pistards n'hésitent pas à courir sur route et à s'y comporter assez bien. Il est un Karel Kaers qui est dans ce cas et qui fut champion du monde sur route ; Ignat a même gagné une course nationale : Paris-Caen, se qualifiant pour le championnat de France. Dans le Midi, Fabre, pistard en demi-chômage, court sur route et figure fort bien. Boucheron fera de même. Que les pistards qui se plaignent du chômage imitent ceux que nous venons de citer. En trouvant, ou en retrouvant, sur la route, un peu de cette popularité qui rend éloquent l'affiche des vélodromes, ils regagneront une partie des engagements qui se refusent. Ils disent : « Le Tour de France nous tue, puisque les vélodromes de province ne comptent que sur les réunions d'après le Tour avec les routiers pour se tirer d'affaire. »

Ils disent vrai. C'est bien la popularité des coureurs sur route qui provoque les engagements de ces coureurs sur les vélodromes. Qu'un pistard se fasse remarquer sur la route, et il retrouvera sur la piste le succès qu'il put y connaître alors que la piste n'était à peu près qu'aux pistards. Puisqu'il ne fait rien le dimanche, il trouvera là une occupation profitable. Et s'il avoue que la tâche lui paraît trop rude, il ne devra plus s'étonner que le public arrive à l'acclamer que ceux qui consentent à travailler durement.

Répetons-le : la tâche est moins dure qu'on l'imagine. Il s'agit, comme le disent si bien les coureurs d'américaines, de prendre le guidon par en dessous.

René Bierre.



Boxe

LOCATELLI a fait sa rentrée devant le public parisien qui vécit et suivit ses premiers pas sur la route de la célébrité. Après une fort satisfaisante campagne aux Etats-Unis, le boxeur italien s'est imposé de l'autre côté de la « mare aux harengs » comme l'un des hommes les plus qualifiés pour disputer à Barney Ross, qui en est le détenteur, le titre de champion du monde des welters. On ne savait trop qui lui opposer chez nous. La catégorie est assez pauvre en hommes de classe. Seul, un homme pouvait le boxer avec quelque chance de succès : Victor Deckmyn, au moment où le match fut conclu, du moins. Car nous n'avions pas encore vu notre champion de France, Charles Pernot, en action. Maintenant nous pensons que Pernot aussi mérite bien qu'on lui fasse l'honneur de croiser les mitaines avec Locatelli.

Les gens du métier et, en général, ceux qui suivent la boxe d'assez près, savaient bien que la boxe assez rudimentaire de Deckmyn ne lui laissait aucune chance de battre Locatelli sur le terrain de la science. Tout son espoir et celui de ses partisans résidaient dans la puissance destructrice de ses coups. S'il pouvait toucher Locatelli seulement quelquefois aux bons endroits, comment l'Italien réagirait-il ? Peut-être à la longue les coups de Deckmyn éprouveraient-ils l'Italien et le forceraient-ils à la défensive.

Ce qu'on espérait se produisit au 3^e round. Un crochet du gauche de Deckmyn secoua nettement Locatelli qui finit la reprise en se débrouillant de son mieux, mais l'Italien marchait un peu « sur les talons » en regagnant son coin au coup de gong. Ouais, mais en donnant ce coup dont la puissance força l'admiration du bon sportif qu'est Cleto, Deckmyn se démit complètement le pouce gauche. Il finit le combat sans rien dire, sans se plaindre, mais sa chance était passée. Le tour était joué, le terrain était libre devant Locatelli qui ne se priva pas de gagner aux points.

Et le lendemain, Deckmyn n'était plus bon à jeter aux chiens pour certains de mes confrères. C'est à croire que le bon sens qui fit la renommée du Français a déserté notre contrée jadis heureuse. Voyons, il ne faut pas demander à un percheron de battre des records sur la ligne droite de Maisons-Laffitte — morceau de terrain qui vient encore de me coûter pas mal d'argent ; mais attentez donc un pur-sang à un tombereau, et vous m'en donnerez des nouvelles. Deckmyn pouvait faire du mal à Locatelli — il l'a prouvé. Il ne pouvait lui donner une leçon de boxe. Je ne vois pas là-dedans matière à « assassiner », plume en main, un des meilleurs hommes de chez nous. Je ne vois pas non plus le bien qui peut en résulter pour la boxe.

Deckmyn souffre des mains depuis longtemps. Conséquence de l'abandon des bandages durs. Il faut que le Nordiste vienne à Paris se mettre entre les mains d'un spécialiste. Nous n'avons pas assez de champions pour nous priver des services de celui-là. Puis, quand ses mains seront guéries, et si le bonheur veut que notre Fédération, enfin revenue de son erreur, ait remis en vigueur l'usage des bandages durs, nous aimerons revoir Deckmyn en face de Locatelli. J'ai comme une vague idée que l'affaire pourrait changer de tournure.

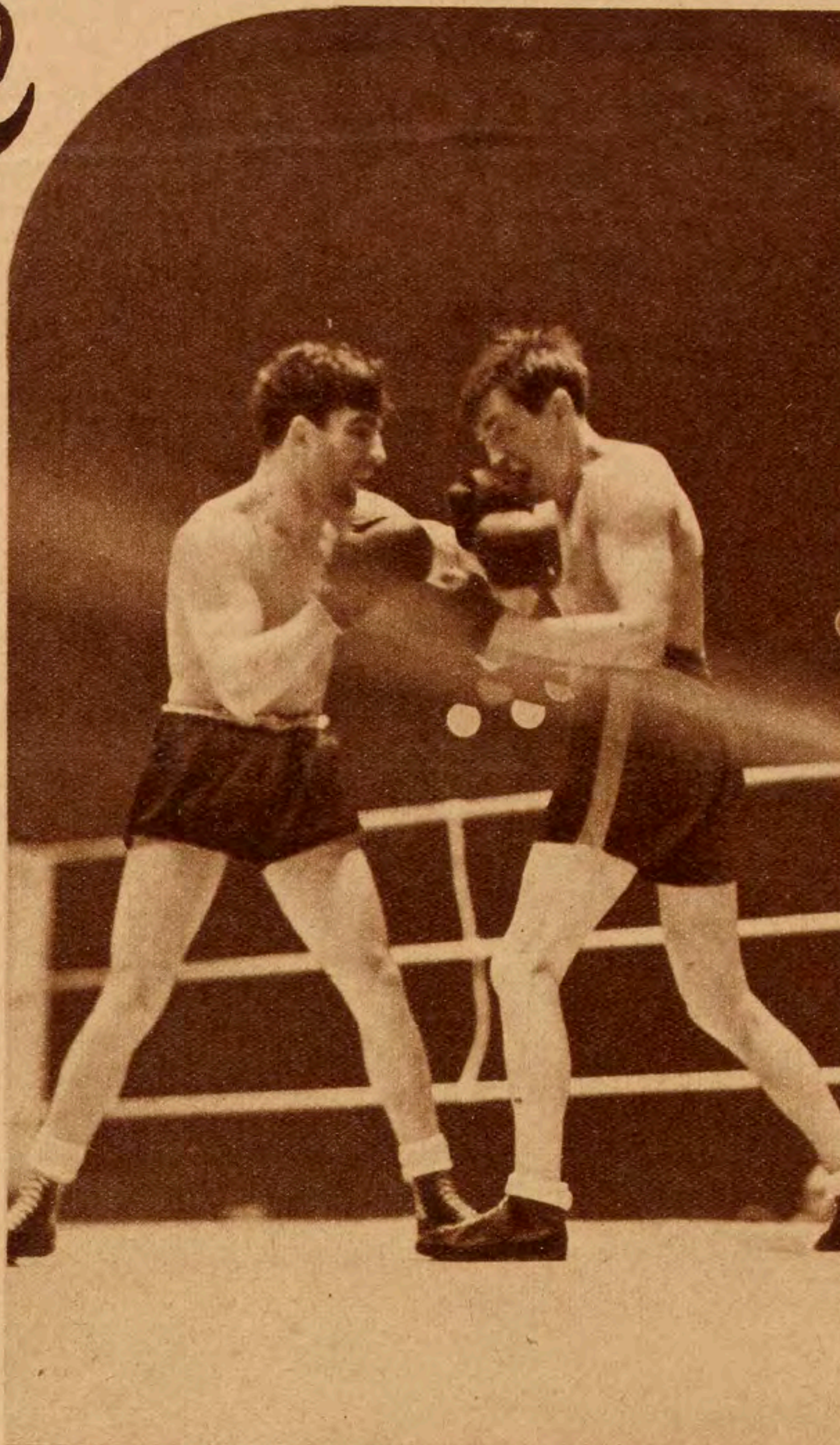
Pernot n'a pas eu de chance pendant son séjour en Europe. Il s'est fait battre successivement par l'Allemand Gustav Eder, le Hollandais Bep Van Klaveren, le Belge Félix Wouters et le Grec Wakerlis. Et malgré ces quatre défaites assez cuisantes pour notre amour-propre, on ne se sent pas le courage d'en vouloir à notre champion de France. C'est qu'il apporte dans le ring une telle bonne volonté, un tel courage, une telle persévérance, que toutes ces qualités attirent notre sympathie. Il n'est peut-être pas notre meilleur poids welter, mais aucun ne peut lui en remonter sous le rapport du cœur. En bref, s'il n'en a pas les qualités physiques, Pernot possède les qualités morales du champion.

Il y a quelques semaines, Bataillé dépouillait Decico de son titre de champion de France des coq, après une bataille d'un acharnement sensationnel. A la salle Wagram, jeudi dernier, Decico prit sa revanche sur Bataillé, sans lui prendre le titre, d'ailleurs, puisque le combat avait été conclu au-dessus de la limite. Ce fut encore un dur combat, s'il ne ressembla pas à un duel « à la loyale », comme le premier. Decico le gagna en attaquant continuellement malgré certains contres très durs de Bataillé, qui ne sembla pas en condition parfaite.

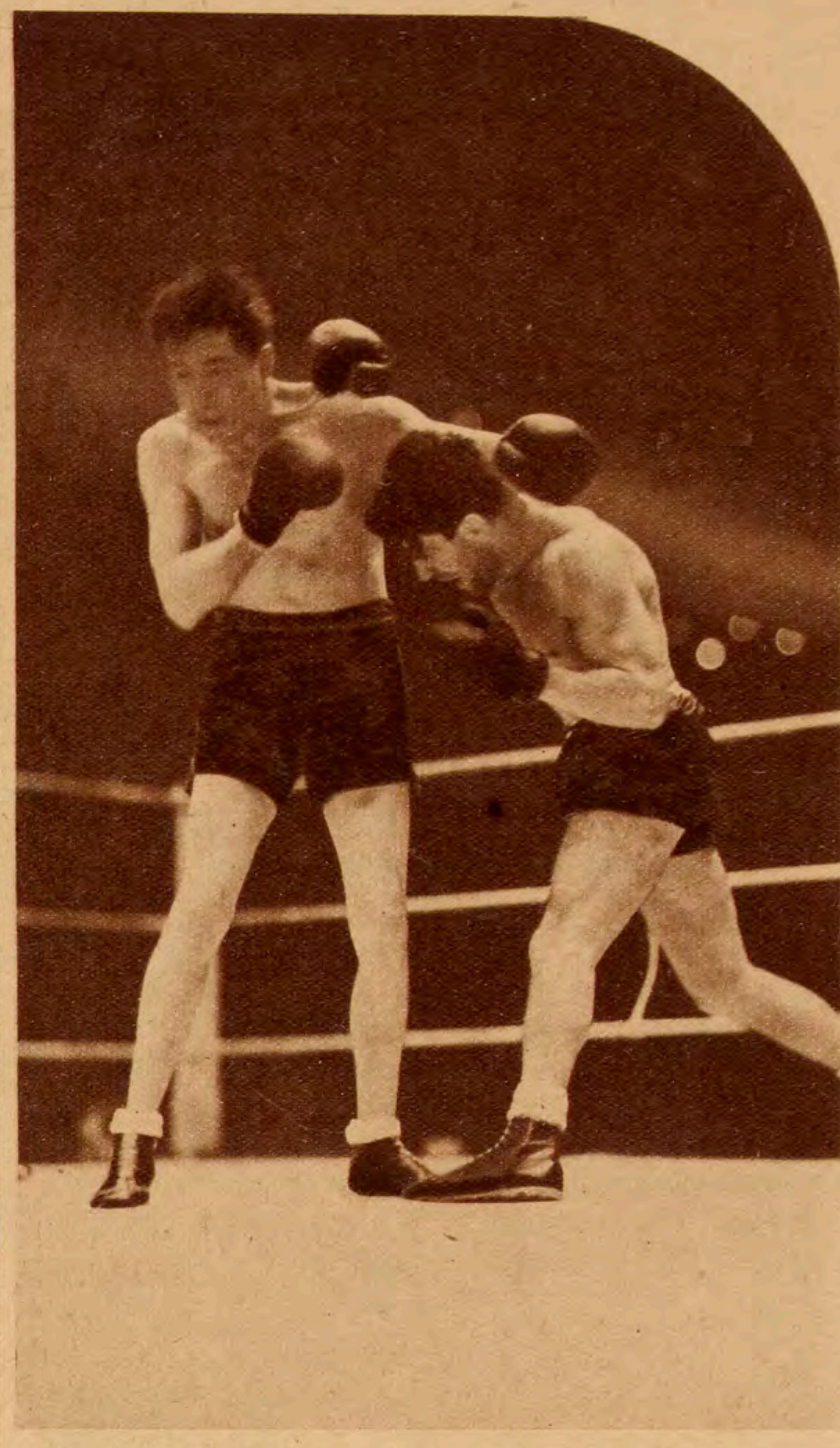
Une victoire qui m'a fait particulièrement plaisir, c'est celle que Paul Dogniaux, détenteur de notre Ceinture des plumes, remporta sur l'Italien Gustavo Ansini. Il est bien sympathique en dehors du ring cet Ansini, mais entre quatre cordes son style moitié « spaghetti au fromage », moitié « papier tue-mouches », est une des choses que les spectateurs peuvent difficilement supporter et qui me donne une insurmontable envie d'être ailleurs. Dogniaux a battu l'Italien plus nettement que ne l'avait fait aucun des adversaires qui eurent jusqu'alors l'imprudence de le boxer. Ce qui prouve ce que je n'ai cessé de penser : Dogniaux est notre meilleur homme après le champion d'Europe Maurice Holtzer.

Enfin, Marcel Prilleux, détenteur de notre Ceinture des moyens, a fait une démonstration fort intéressante en battant nettement aux points Georges Riès qui nous donna longtemps des espérances mais les justifia de moins en moins. Marcel Prilleux prit la direction des opérations dès le premier coup de gong et ne la lâcha plus jusqu'au dernier. Que Riès n'ait pas été mis k.o., cela peut prouver deux choses : ou que Prilleux ne frappe pas ou que Riès est en encaisseur extraordinaire.

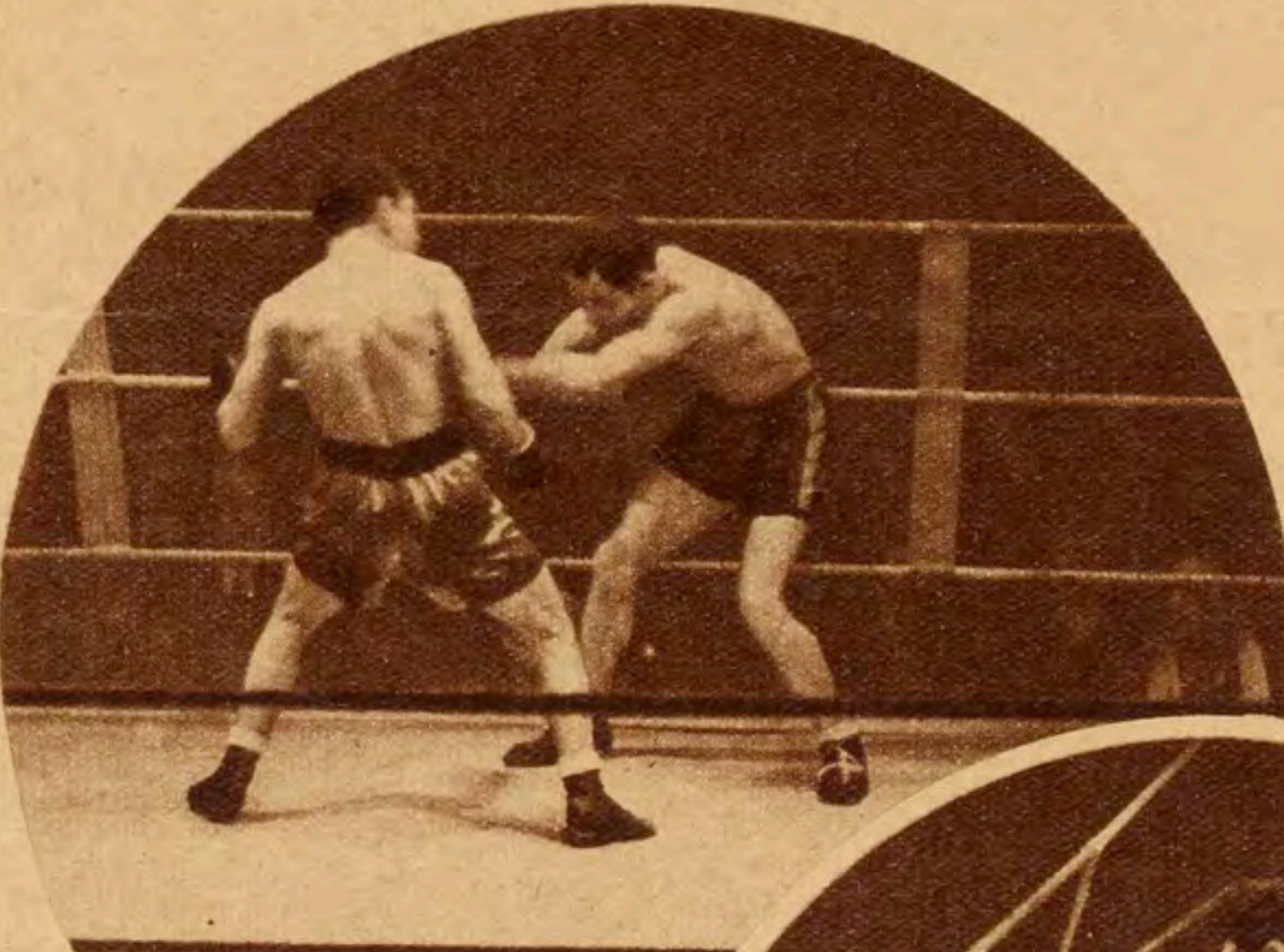
Robert Bré.



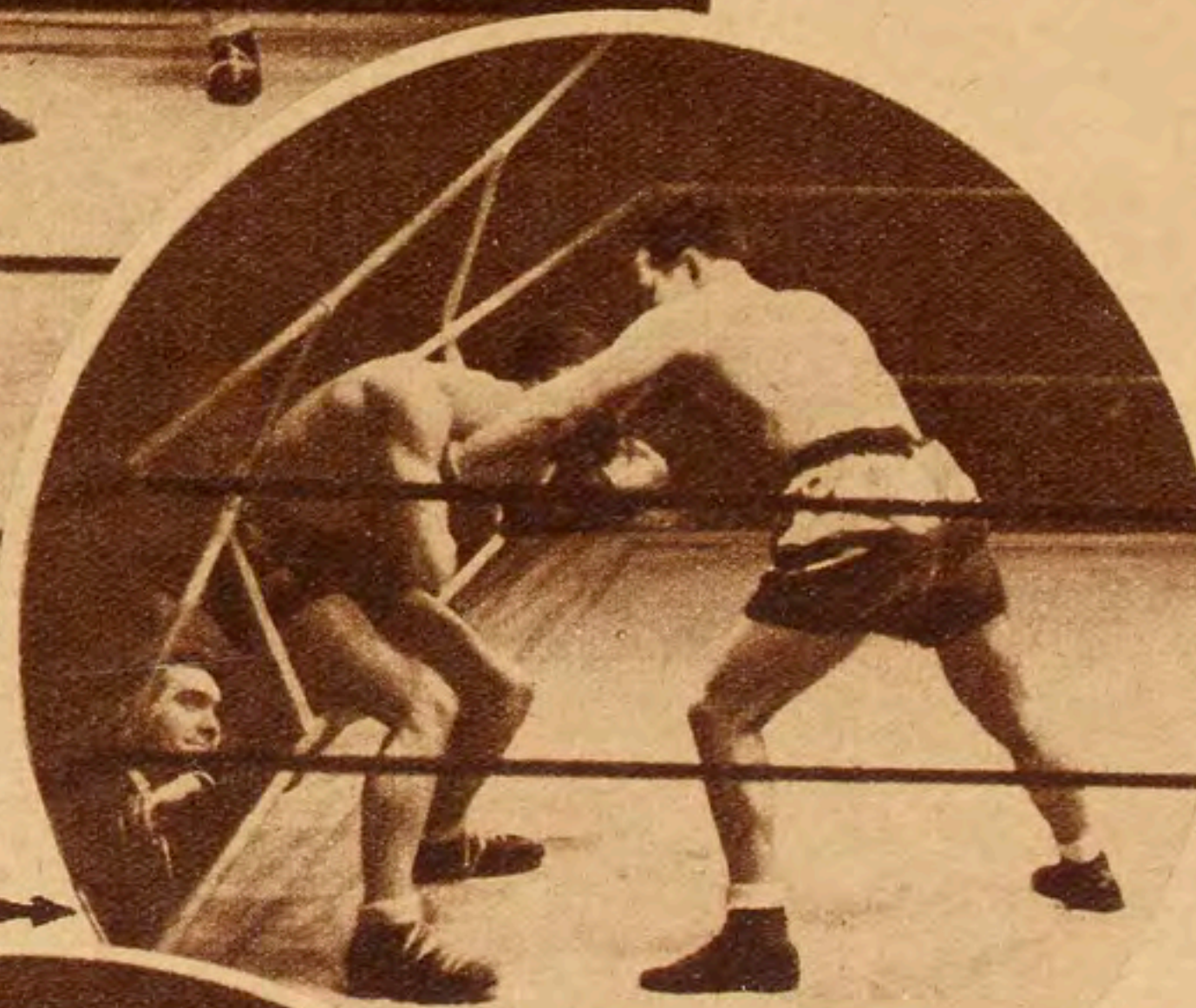
PALAIS DES SPORTS. — Dans un échange de près, Locatelli (à gauche) atteint Deckmyn d'un fort beau crochet du gauche.



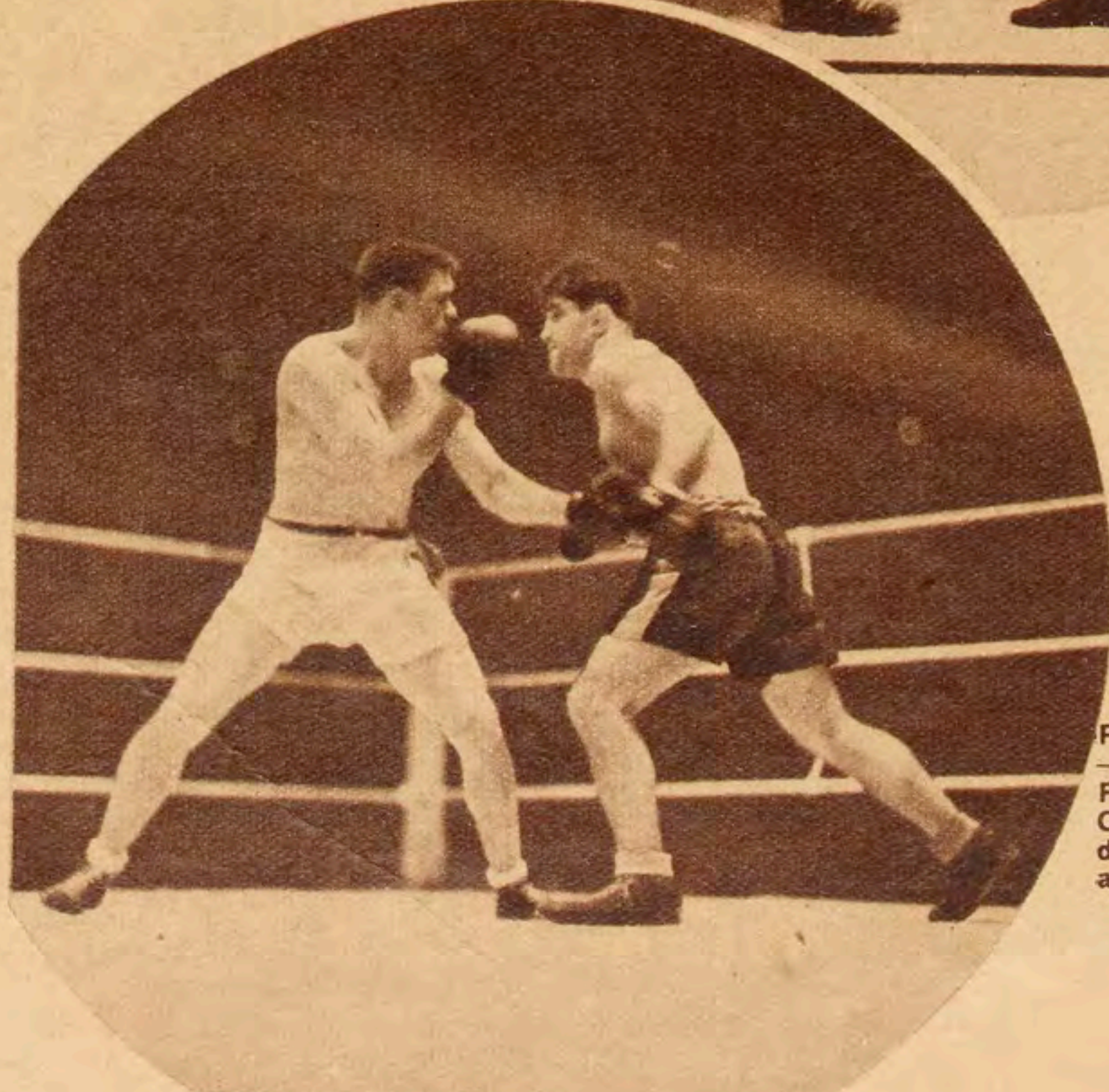
PALAIS DES SPORTS. — Locatelli a esquivé le crochet du gauche de Deckmyn et il a tenté un contre du droit. Mais Deckmyn (à gauche) l'a vu venir et esquivé en tournant la tête.



SALLE WAGRAM. — Un furieux échange entre Decico (de dos) et Bataillé pressé le long des cordes.



SALLE WAGRAM. — Une fois de plus forcé à la défensive, le champion de France Georges Bataillé se couvre acculé aux cordes sous une attaque de Decico.



PALAIS DES SPORTS. — Le champion de France des welters, Charles Pernot, arrête d'un crochet du gauche au corps une charge du Grec Wakerlis (à droite).

Lutte

Les deux réunions organisées le même soir, mercredi, à Wagram et à l'Elysée-Montmartre ont été suivies par un public très nombreux, mais ont donné lieu à des résultats assez inattendus.

A Wagram, le combat principal opposait Leone, remplaçant Ghevaert, à Nygreen. On sait combien le Transalpin est batailleur. Il lutte sans modération, frappant, bousculant son adversaire, usant de prises irrégulières. Cet abus d'irrégularités le fit d'ailleurs disqualifier en face du Suédois, qui avait gagné la première manche et perdu la seconde.

Bégnot, qui tentait de ravir à Poizat son titre de champion de France des mi-moyens, résista pendant plus de 40 minutes au métier du tenant avant de s'incliner, battu par un tour de hanche en tête suivi d'un enfouissement. Jusqu'alors, le challenger s'était montré l'égal du champion dans la lutte au tapis.

Les autres combats virent Sandor triompher du Suisse Zwalhen, tandis que Mollet battait le comingman Laget et que Stoeff et Lœw faisaient match nul. Ce dernier combat fut très serré et très spectaculaire, mais il se termina sur un incident regrettable, qu'il faut souhaiter ne pas voir se renouveler. Mécontent d'une intervention de l'arbitre Valfort, le bulgare Stoeff frappa ce dernier au visage, le blessant sérieusement à la bouche. Espérons que la F.F.L.P. fera montre d'autorité, cela afin de ne pas voir le catch dégénérer un jour en pugilat.

§ §

A l'Elysée-Montmartre, le champion d'Europe Karolyi recevait un nouveau, le Britannique Brooks. Ce dernier se montra extrêmement combatif avant de s'incliner devant le Magyar. Sa lutte est peut-être un peu irrégulière, mais si spectaculaire... Et le k.o. qui l'expédia hors du ring dut le rappeler à la réalité et lui faire apprécier le métier de Karolyi.

On attendait avec curiosité la nouvelle sortie de Gregory. Le merveilleux petit Britannique rencontra Freymond. On lui donna match nul, mais le combat, prévu pour trente minutes, fut arrêté par erreur à la vingtième minute, alors que l'Anglais dominait et s'apprêtait à bagarrer. C'est un véritable virtuose du catch, un homme qui doit connaître encore de beaux et grands succès.

Rivollier tomba Marko en 13' 10", et Ghevaert, qui avait opté pour l'Elysée-Montmartre, eut raison de Pierlot. Le métier du Nordiste fut nettement supérieur à celui de l'ex-boxeur.

René Moyse.

L'Imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris.

Le gérant : RAYMOND DEBRUGES.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif



CHAMPIONNAT DE FRANCE
DE CROSS CYCLO-PEDESTRE.
— A la sortie des rochers de
Saint-Germain, Oubron et Peu-
ziat, qui se sont détachés, doivent
franchir une large et profonde
flaque d'eau ; Oubron, qui n'a pas
voulu mettre pied à terre, fera
une chute... et Peuziat, plus pru-
dent, s'en ira à toutes pédales
vers l'arrivée...